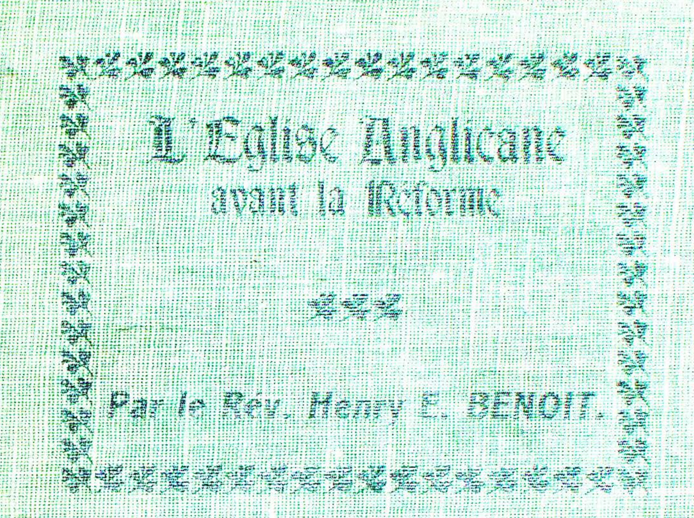


L'Eglise Anglicane
avant la Reforme

Par le Rév. Henry E. BENOIT.

L'Eglise Anglicane avant la Réforme

L'église Anglicane avant la Réforme.

(ABREGE D'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.)

EN TROIS PARTIES.

PAR LE

REV. HENRY E. BENOIT,

Pasteur de l'Église du Rédempteur, Montréal.

Avec Introduction par le

REV. H. M. M. HACKETT, M.A., D.C.L.,

Principal du Collège Diocésain de Montréal.

"Examinez toutes choses; retenez ce qui est bon. — *Thess. V, 21.*

MONTREAL, - CANADA.

Avant-Propos



A l'occasion de la publication d'une brochure, intitulée **LA TRANSSUBSTANTIATION** *plusieurs membres du clergé catholique romain m'écrivirent, non pour réfuter mes arguments, mais pour dire que l'Église Anglicane avait commencé avec le roi Henri VIII, au 16ième siècle. La pensée m'est donc venue de publier une nouvelle édition du livre* **L'EGLISE ANGLICANE AVANT LA REFORME** *et de l'adresser à tous les membres du clergé Canadien Français de cette province.*

La fondation de l'église chrétienne en Angleterre remonte aux premiers apôtres de Jésus-Christ. Il serait plus facile de prouver que l'apôtre St. Paul prêcha l'Évangile dans la Grande Bretagne que de vouloir certifier que St. Pierre fut évêque de Rome. L'église était florissante en Angleterre plusieurs siècles avant qu'un évêque romain se fut avisé d'y envoyer des missionnaires.

En lisant cet opuscule on verra que l'Église Anglicane ne fut jamais romaine; même quand la papauté exerçait sa plus forte pression dans le monde, l'Église Anglicane conservait les droits et les privilèges que lui avait reconnus la Grande Charte de liberté du roi Jean en l'an 1215. L'Eglise d'Angleterre est aussi ancienne que celle de Rome et peut aujourd'hui, mieux que celle-ci,

répondre aux aspirations généreuses de notre peuple parce qu'elle a continué les traditions de l'église de nos ancêtres, les Bossuet, les Montalembert, les Lacordaire, l'Eglise Gallicane. Cette dernière, en effet, repoussa énergiquement les prétentions des papes jusqu'à son absorption par le parti ultramontain. L'Eglise romaine de nos jours avec ses dogmes de l'infaillibilité du pape, de l'immaculée Conception, du culte des saints et des images etc, n'est plus l'église de nos pères.

Henri E. BENOIT

INTRODUCTION



Mon excellent ami, le Rév. Mr H. E. Benoit, l'auteur de L'EGLISE ANGLICANE AVANT LA REFORME. m'a prié d'écrire quelques mots d'introduction pour expliquer le but de cette brochure et en recommander la lecture; c'est avec le plus grand plaisir que j'acquiesce à sa demande.

Qui ne désire connaître la vérité ? Qui ne se plaint que la vérité soit difficile à trouver ? Il est évidemment du devoir de ceux qui l'ont trouvée de la faire connaître à ceux qui ont failli dans la recherche de cette vérité.

Au mois de Janvier 1900, à l'ouverture d'une mission pour la conversion des Protestants, l'Archevêque Bruchési loua chaleureusement les efforts tentés à l'église St. Patrice pour ramener à la vérité ceux qui étaient égarés. Le digne Archevêque avait raison; il n'y a pas de plus grand devoir, de plus grand privilège que celui d'enseigner et de prêcher. Mgr Bruchési ayant eu la bonté d'inviter les Protestants à assister

aux réunions de cette mission, et même de solliciter les Catholiques romains à faire des efforts pour amener leurs concitoyens à ces assemblées, je ne puis faire mieux que de suivre son exemple. J'engage donc les Catholiques romains à lire ce livre, et je demande aux Protestants de faire tout en leur pouvoir pour le leur faire connaître.

L'auteur raconte dans un exposé lucide et conforme aux Ecritures la fondation de l'Eglise de notre Seigneur Jésus-Christ, et définit, dans les termes même de la Bible, la signification du mot "Eglise". Ces choses que chacun peut lire dans les Saintes Ecritures ne donnent lieu à aucun doute. Mais l'auteur rend encore un plus grand service à la cause de la vérité. Ne se bornant pas à constater avec regret toutes les fausses notions qui existent sur l'origine et l'histoire de l'Eglise anglicane, il les rectifie victorieusement. Ses assertions ne sont pas celles *ex-parte* d'un partisan, mais des faits strictement historiques. L'auteur, avec impartialité, cite également les théologiens catholiques romains et protestants, et si l'exactitude d'une de ses affirmations pouvait être mise en doute, il est prêt à en fournir des preuves irréfutables. Personne ne doit hésiter à lire ce livre, car il n'y a rien qui puisse blesser les susceptibilités.

L'auteur raisonne, il n'injurie pas. Il espère que tous seront bientôt comme lui dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Il n'insulte pas ceux qui sont nés sous le "joug de l'esclavage"; mais c'est avec amour qu'il cherche à conduire à la lumière de la

vérité ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur

Il existe une ancienne prière de l'Eglise Catholique appelée la prière de Saint Chrysostôme. Cette prière est vieille; elle est belle. Elle est adressée au Rédempteur du monde. "Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu." Cette prière contient une magnifique demande, c'est celle que je fais pour tous ceux qui liront ce livre:

"Accorde nous dans ce monde la connaissance de la vérité, et au siècle à venir la vie éternelle."

H. M. M. HACKETT.

Montréal, Qué.

Jour de Saint Augustin.

L'EGLISE ANGLICANE AVANT LA REFORME

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I.

L'EGLISE ANGLICANE : Que de personnes se servent de cette expression sans en comprendre la signification ! Quelle est cette Eglise, et à quelle époque remonte-t-elle ? Comment peut-elle justifier son nom et sa place dans l'histoire des peuples ?

Que d'erreurs sont répandues dans le monde au sujet de l'Eglise anglicane ! Veut-on, par exemple, s'enquérir de la date de son organisation ? Les uns répondent qu'elle doit sa fondation à un acte du Parlement anglais ; d'autres, en plus grand nombre, affirment que cette Eglise commença avec Henri VIII ; qu'elle n'est qu'un des multiples fruits de la Réforme du XVIe siècle ; que c'est l'Eglise des riches et de la noblesse seulement ; que ses pasteurs sont payés par l'Etat ; qu'elle n'est qu'une branche de l'Eglise romaine ; qu'enfin, telle que cette dernière, elle a retardé, au lieu d'avancer, le

développement moral et intellectuel des peuples. Nous nous proposons, dans ce qui va suivre, de démontrer la fausseté de toutes ces assertions.

L'Eglise anglicane existait déjà depuis plusieurs siècles quand, pour la première fois, le mot "Parlement" fut introduit dans la langue anglaise. La monarchie n'était pas encore fondée en Angleterre que déjà l'Eglise anglicane était une institution florissante. [1] C'est dire que cette Eglise est la plus ancienne des institutions qui virent le jour dans les Iles Britanniques. D'ailleurs, c'est elle qui a toujours joué le plus grand rôle dans le relèvement moral des peuples qui l'habitent. Ce n'est donc pas au sein de la Réformation qu'il faut placer le berceau de l'Eglise anglicane, nous devons remonter au temps des premiers apôtres de Jésus-Christ.

Comprenons, d'abord, ce que veut dire ce mot "L'Eglise." L'Eglise est le corps mystique de Jésus-Christ, [2] auquel les chrétiens sont unis par leur baptême, [3] et dans lequel ils sont nourris par les moyens de grâce désignés par Jésus-Christ lui-même. [4] Ces

(1) Green, "History of the English people", p. 70.
(2) Col. I, 24. (3) Actes II, 41-42.
(4) Actes VIII, 14-37 ; XIX, 5-7.

moyens de grâce sont administrés par des personnes dûment autorisées par les évêques qui sont les successeurs des apôtres. [1] Jésus-Christ vint sur cette terre pour établir une église. [2] Il choisit douze Apôtres pour en être les pierres fondamentales, lui-même devant en être exclusivement la pierre d'angle. [3] Christ donna aux Apôtres la mission d'enseigner et de baptiser les nations, [4] et les Epitres nous montrent clairement comment ils remplirent cette mission. Vers l'an 30, après avoir entendu la prédication de St. Pierre, 3000 personnes se convertissent et sont ajoutées à l'Eglise par la cérémonie du baptême. [5] Plus tard, St. Paul se convertit, [6] et devient un des plus fidèles serviteurs du Christ. Cet Apôtre fit plusieurs voyages missionnaires. Il visita l'Arabie, l'Asie-Mineure, l'Espagne et la Gaule. Plusieurs historiens, dès le premier siècle du Christianisme, affirment que St. Paul se rendit en Angleterre, ce que très probablement il fit afin d'aider à l'établissement du Christianisme dans ces contrées lointaines. [7]

En l'an 44 des Presbyteri, ou anciens, sont établis dans chaque Eglise, [8] comme

(1) Tite I, 5. (2) Matt. XVI, 18. (3) Eph. II, 20. (4) Matt. XXVIII, 19-20. (5) Actes II, 41. (6) Actes IX, 18-20. (7) Blunt " Ancient Church History", p. 73. (8) Actes XIV, 23.

l'avaient déjà été les diacres qu'on avait choisis et mis à part par l'imposition des mains, [1] et St. Paul, à Ephèse, charge Timothée d'ordonner des prêtres et de les établir dans les Eglises. [2]

Les Eglises étant devenues trop nombreuses pour que les Apôtres pussent les surveiller toutes, ils établirent des hommes capables de leur aider. [3] Ainsi du temps de St. Paul, et longtemps avant la mort de St. Jean, les Eglises étaient administrées par les évêques, assistés de prêtres et de diacres. [4] Cette division en trois ordres du ministériel apostolique a toujours subsisté, tant dans l'ancienne Eglise bretonne que dans l'Eglise anglicane de nos jours.

Malgré les persécutions presque continuelles, — on en compte généralement dix de l'an 67 à l'an 324, — le nombre des chré-

---

(1) Actes VI. (2) I Tim. V, 22. (3) Tite I, 5-10.

(4) "Unless we have recourse to a sweeping condemnation of received documents, it seems vain to deny that early in the 2nd century the episcopal office was firmly and widely established. Thus during the last three decades of the first century, and consequently during the life time of the latest surviving apostle, this change must have been brought about." *Bishop of Durham, "Christian Ministry" 1868.*

Voyez encore *Histoire de l'Eglise Chrétienne, pp. 65, 66.* "Les églises un peu considérables avaient plusieurs pasteurs; à côté d'eux étaient les diacres, les apôtres occupaient le premier rang."

tiens se multipliait d'une façon inouïe, et les empereurs s'alarmaient d'un tel état de choses, car ils ne voyaient en ces membres d'une nouvelle secte que des ennemis de l'Etat. Ils les confondaient le plus souvent avec les juifs, toujours enclins à la révolte, et les frappaient injustement des mêmes coups. Aucun des pays où l'Evangile avait pénétré ne fut à l'abri de la persécution. Un écrivain du IIIe siècle [1] disait: "Lors même que j'aurais cent langues et cent bouches, et la voix la plus forte du monde, je ne pourrais décrire tous les crimes qui ont été commis, ni indiquer toutes les tortures que la barbarie des juges a inventées contre l'immense multitude de chrétiens innocents."

Des personnes de toute classe et de tout âge remportèrent la couronne du martyre. Quelques-uns furent mis à mort par le fouet. d'autres par le feu. Tout le monde pouvait frapper impunément les chrétiens. On les attachait quelquefois à une machine de bois; on leur liait les mains et on leur disloquait les membres. D'autres fois, on les suspendait par une main et on leur déchirait le corps avec des clous de fer; "Ils ne méritent pas d'être traités comme des hommes", di-

(1) Lactance.

sait un gouverneur. Quand un martyr avait passé par la torture, le juge le faisait enduire de miel par tout le corps et l'exposait, les mains liées derrière le dos, aux rayons d'un soleil brûlant, afin que les mouches le dévorassent. [1] Mais les chrétiens ne se lassaient pas de souffrir et leur nombre s'accrut avec une telle rapidité qu'un siècle à peine après la mort de saint Jean, Tertullien disait à l'empereur et au sénat de Rome:

"Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos villes, vos municipes, les places publiques, le palais, le forum. Dans les champs, dans les îles, dans les forteresses, on ne rencontre que chrétiens; gens de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions et de toutes dignités s'affilient au Christianisme."

En l'an 43, A. D., l'empereur Claude. accompagné d'une flotte de huit cents vaisseaux de guerre, débarque à Ebsfleet et commence une guerre qui, ayant duré quarante ans, se termine enfin par la soumission de la Grande Bretagne et son occupation par les armées romaines durant plus de trois siècles. La religion des anciens Bretons était

---

(1) Descombaz *Histoire de l'Eglise Chrétienne*, pp. 53-54.

celle des Druides. Ils avaient le plus grand respect pour les essences forestières, notamment le chêne. Ils offraient leurs sacrifices au fond des bois, dans des lieux obscurs, parmi ces rois de la forêt dont la hauteur des cimes et la majesté du tronc inspiraient tant d'effroi au peuple. Les prêtres Druides exerçaient la plus grande influence sur les évènements les plus courants de la vie, et leurs paroles étaient regardées comme des oracles.

Quoique leurs idées religieuses ne fussent pas aussi absurdes que celles des autres nations païennes, leurs rites étaient tout aussi cruels et aussi sanguinaires. Ils avaient en plusieurs endroits d'immenses idoles faites d'osier entrelacé qu'ils remplissaient d'hommes; puis ils y mettaient le feu. [1]

Le langage des Bretons était le Celtique, langue commune à certains peuples de la Gaule. Les Romains introduisirent le latin, l'anglo-saxon fut apporté par les nations germaniques, puis l'allemand et le français

---

(1) Descombaz *Hist. de l'Eglise Chrétienne*, p, 44. "... Un ancien écrivain anglais rapporte que les idoles étaient en aussi grand nombre et aussi abominables dans son pays qu'en Egypte. En l'an 61 l'empereur romain fit périr tous les druides et détruisit les idoles."

(B)

par les conquêtes des Danois et des Normands. C'est de la fusion de ces cinq idiomes qu'est sortie la langue anglaise.



CHAPITRE II.

L'Eglise dans la Grande-Bretagne.

L'EGLISE CHRETIENNE dans les Iles Britanniques doit son origine à trois sources distinctes. Premièrement, à l'ancienne Eglise bretonne; deuxièmement, à la mission d'Augustin; troisièmement, aux missionnaires d'Ecosse et d'Irlande. Nous ne saurions dire positivement par qui le Christianisme fut introduit en Angleterre. Selon l'historien Théodoret, St. Paul fut un des Apôtres qui porta le salut aux îles de l'Océan." [1] Au nombre de ceux qui sont d'avis que St. Paul fut un des apôtres qui vinrent évangéliser les Bretons sont les évêques Stillingfleet, Burgess, Usher, Gibson et Nelson. Gildas, le sage historien breton du commencement du VIième siècle, dit que le Christianisme fut introduit dans les Iles Britanniques en l'an 61 après Jésus-Christ.

---

(1) "Une antique tradition rapporte que l'apôtre Paul a prêché le premier l'Evangile dans la Bretagne. Plusieurs passages des Pères de l'Eglise établissent qu'il y a été porté pour le plus tard, au commencement du deuxième siècle. *Hist. de l'Eglise Chrétienne*, p. 46.

Voir encore Wordsworth, *Theophilus Anglicanus*, traduction française de Godfroy, éd. 1861, p. 160.

St. Clément de Rome, compagnon intime de St. Paul, [1] dit que St. Paul se rendit en prêchant l'Evangile, aux extrémités de l'Ouest. Par cette dernière expression l'on entendait l'Espagne, la Gaule et les Iles Britanniques. D'autres historiens [2] affirment que les premiers rites chrétiens furent pratiqués à Glastonbury, en l'an 60, par Joseph d'Arimathée et ses douze compagnons. Ce que nous pouvons affirmer c'est qu'il y avait en l'an 300 une Eglise à Glastonbury dont, au dire d'un ancien historien, [3] Aristobulus, [4] qui mourut en 99, fut le premier évêque. D'après le témoignage universel des premiers historiens chrétiens, les habitants de la Grande Bretagne avaient été soumis à l'Evangile avant la fin du deuxième siècle, et il y avait un évêque à Londres en l'an 180.

Selon l'historien Bède, le christianisme y aurait été apporté directement de Rome par des missionnaires sur la demande que le roi Lucius aurait adressée au pape Eluthère. Mais l'attachement exclusif de Bède au siège de Rome rend ici son témoignage bien suspect. [5]

---

(1) Phil. IV, 3. (2) Leonard *Hist. of the Christian Church*, p. 79. (3) Malmsbury. Voir encore McClintock & Strong, vol. III, p. 883; vol. I, p. 92. (4) Rom. XVI, 10. Aristobule, un des 70 disciples. Hippolytus *Codex Baroccian 206*. (5) Chastel, *Hist. du Christianisme*.

St. Athanase mentionne les Bretons au nombre de ceux qui avaient accepté la foi. Vers l'an 200, Tertullien écrivait: "Christ est prêché aux Barbares et règne sur des peuples que les Romains n'ont pu soumettre, dans les parties les plus éloignées de l'Espagne et de la Gaule ainsi que dans les Iles Britanniques." Au quatrième siècle Eusèbe affirme que quelques-uns des apôtres traversèrent les mers et vinrent dans les Iles Britanniques. Origène qui vivait au troisième siècle, fait mention de la Grande Bretagne reconnaissant le culte du vrai Dieu. C'est à St. Paul que St. Jérôme attribue cette mission accomplie par lui après sa mise en liberté (61 A. D.). Ces témoignages semblent indiquer que le christianisme s'introduisit en Angleterre du vivant même des Apôtres. [1]

St. Hilaire, évêque de Poitiers en l'an 358, félicite les habitants de la Grande Bretagne de ce qu'ils avaient gardé la foi. [2] Un des légats du Concile de Trente, le Cardinal

(1) *Menolog Groec, III, Sg.* Voir encore R. W. Morgan *St. Paul in Britain*, p. 183. "I scarcely know of one author from the time of the Fathers downwards, who does not maintain that St. Paul after his liberation preached in every country of Western Europe, Britain included."

(2) Hilarius Pictavius, *De Synodis*, Prol. 2.

Pole, affirma en plein Parlement que la Grande Bretagne fut le premier pays à recevoir la foi chrétienne. D'un autre côté le Prcf. Bright [1] dit: qu'on ne peut douter que l'Eglise dans la Grande Bretagne fut fondée au deuxième siècle par des missionnaires venus de la Gaule.

Sous l'empereur Dioclétien, l'Eglise bretonne fournit plusieurs martyrs. Dans la ville de Caerlon-sur-Usk, Arron et Julius furent mis à mort. [2] Toutefois c'est St. Alban qui est reconnu comme le premier martyr de l'Eglise bretonne.

Pour échapper à ses persécuteurs, un prêtre s'était refugié dans la maison d'Alban, noble patricien romain alors vivant en Angleterre. La vie tissée de piété et d'humilité du saint prêtre fit une telle impression sur Alban qu'il demanda à être baptisé. Les persécuteurs ayant découvert où le prêtre chrétien s'était réfugié, Alban lui permit de s'échapper une seconde fois, en changeant d'habit avec lui, et alla ensuite se constituer prisonnier. Questionné par les juges, Alban se déclara chrétien. Ayant refusé de sacrifier aux divinités païennes, il fut con-

---

(1) *Roman See in the early Church*, p. 359.
(2) *Encycopædia Britannica*, vol. VI, p. 632.

damné à mort. Témoin du courage et de la foi du martyr, le soldat choisi pour l'exécution laissa tomber son épée, déclarant qu'il acceptait lui-même la foi chrétienne. Il fut immédiatement traduit en justice et, ainsi qu'Alban, souffrit le martyre le 22 Juin 304, près de trois cents ans avant la venue d'Augustin en Angleterre. A l'endroit même où périrent ces deux chrétiens, l'empereur Constantin fit bâtir une église pour perpétuer la mémoire de St. Alban. Cette église se trouve encore aujourd'hui dans la ville de St. Alban, à trente milles de la ville de Londres.

En l'an 314 eut lieu le concile d'Arles. Trois évêques bretons, Restitutus de Londres, Euborius d'York et Adelphius de Lincoln, se rendirent à ce concile, accompagnés chacun d'un prêtre et d'un diacre. Les conciles de Nicée (325) et de Rimini (359) rassemblèrent un nombre encore plus grand d'évêques bretons. [1] Nous voyons donc que dès le déclin du IIIième siècle de notre ère, le Christianisme était déjà fermement éta-

(1) Wordsworth *"de l'Eglise"*, p. 161. ... "Il s'en trouvait encore au Concile de Sardique en 347. ... et nous savons qu'il existait sept évêques Bretons et un archevêque quand St Augustin débarqua en Angleterre." Voir encore Bingham, *Origines Ecclesiastiae*, IX, pp. 5-20, et Bryce *Ancient British Church*, p 99.

bli dans la Grande-Bretagne et que l'Eglise était gouvernée par des évêques, des prêtres et des diacres, et que l'évêque de Rome n'avait aucune autorité sur elle.

Sous le règne d'Honorius, les Bretons avaient déjà secoué le joug de Rome. Mais, se voyant ménacés par les Pictes et les Scots, ils eurent recours, pour repousser ces barbares, à l'intervention des Saxons et des Angles, deux peuples féroces et païens. Les Anglo-Saxons s'établirent dans la Grande-Bretagne, et après avoir vaincu les Pictes et les Scots, à Aylesford, réduisirent ceux qui les avaient appelés. La victoire d'Aylesford donna tout le royaume de Kent aux Anglo-Saxons et ouvrit le chemin pour la conquête de toute la Grande Bretagne. C'est en vain que les Bretons se refugièrent dans leurs églises, car les prêtres furent tués aux autels et les églises furent brûlées. Ceux qui purent échapper à la persécution des païens se dirigèrent vers l'ouest dans la Cornouaille, le pays de Galles et le Cumberland.

C'est pour cette raison qu'à partir de l'année 449 les annales de l'église chrétienne ne font mention que de ces parties en Angleterre. Le Christianisme avait pour ainsi dire disparu des lieux où il avait été primiti-

vement établi. Même dans le pays de Galles les chrétiens résolurent de ne faire aucun effort pour évangéliser leurs ennemis. [1]

---

(1) Leonard, *Hist. of the Christian Church*, p. 82. ...They bound themselves by oath not to reveal the true religion to their enemies."



CHAPITRE III.

Missionnaires.

L'ANGLETERRE montra de bonne heure une sainte disposition à prêcher l'Evangile aux habitants de l'Irlande. Le premier missionnaire fut Patricius, né en Ecosse en 372. Ce saint homme étant tombé avec plusieurs de ses compatriotes, entre les mains de pirates, fut conduit en Irlande et vendu comme esclave à un homme fort riche qui lui confia la garde de ses bestiaux sur les montagnes et dans les bois. Il était déjà depuis six ans en esclavage lorsqu'un jour, se promenant sur le bord de la mer, il vit un navire sur lequel il monta pour être ramené dans sa patrie. Repris par d'autres pirates, il forma alors le projet de retourner en Irlande pour y annoncer l'Evangile.

Cette île était entièrement plongée dans les ténèbres du paganisme quand Patricius y vint en l'an 431. Il la parcourut dans tous les sens, réunissant autour de lui une foule d'auditeurs auxquels il annonçait avec beaucoup de simplicité, la Parole de la croix, qui avait si puissamment agi sur son coeur. Il

fonda des écoles en divers lieux; il baptisa les rois de Dublin et de Munster, et les sept fils du roi de Connaught; ainsi qu'une grande partie des sujets de ce prince. Patricius mourut à l'âge de cent vingt et un ans ayant eu la joie de voir presque tous les habitants professer le christianisme. [1]

Il serait impossible, dans le cadre restreint de cet ouvrage, de mentionner tous les missionnaires qui, pendant les premiers siècles, vinrent dans la Grande-Bretagne. Nous nous bornerons seulement à citer le nom des principaux. Remarquons, en passant, que ce n'est pas à Rome seule que l'Angleterre doit sa conversion; cet honneur appartient principalement aux missionnaires qui vinrent de l'Ecosse, de l'Irlande et de la Gaule méridionale. [2] Vers la fin du quatrième siècle, Ninyas ou Ninian, fils d'un prince breton, avait été consacré en France par l'évêque Martin de Tours et envoyé (384 A. D.) pour évangéliser les païens du nord de la Bretagne. Il s'établit en Ecosse où il fut évêque, et mourut en 432, au moins cent soixante-cinq ans avant la mission d'Augustin. "Nous savons, d'autre part," dit l'his-

(1) Descombaz, *Hist. de l'Eglise chrétienne*, p. 86

(2) Green, *Hist. of the English people*, p. 58.

torien Chastel, "que l'Eglise bretonne, jusqu'à la conquête des Anglo-Saxons, repoussa le rite romain et l'autorité papale." [1]

Un autre des premiers missionnaires fut St. Colomban. Il naquit en Irlande, et fut instruit au monastère de Clonard. Vers l'an 563, alors qu'il avait quarante ans, Colomban passa dans la Grande Bretagne et s'établit dans une île appartenant à l'Ecosse où il fonda le célèbre monastère d'Iona. Les rois d'Ecosse et d'Irlande, pendant plusieurs siècles, vinrent dans cette île pour y être couronnés par St. Colomban et ses successeurs. La pierre sur laquelle ces princes s'asseyaient pour leur couronnement est actuellement placée sous le trône de l'abbaye de Westminster, et sert encore aujourd'hui aux souverains anglais dans une occasion semblable.

Grégoire, plus tard surnommé le Grand, mais alors simple diacre, se promenant un jour par le marché de Rome, vit des petits garçons qu'un Juif mettait en vente. Frappé, tant par leur chevelure blonde que par la beauté et la blancheur de leur visage, Grégoire s'informa de leur pays et de leur religion. "Ils sont Angles, mais idolâtres," lui

(1) *Hist. du Christianisme*, vol. I, p. 92.

répondit-on. "Ils ne seraient pas des Angles, mais des anges, s'ils étaient chrétiens," répliqua Grégoire. De quelle province viennent-ils ? ajouta-t-il. — De la province de Deira. [1] —*De ira!* c'est bien cela: *de ira!* Il ne faut plus les laisser sous l'ire [2] de Dieu; ils entendront la bonne nouvelle du salut qui est en Christ. Comment s'appelle leur roi ? — Ella ! — Puisse-t-il bientôt chanter Alleluia ! s'écria Grégoire. — Dès ce moment le voeu le plus ardent de son coeur fut de répandre l'Evangile dans cette partie de l'Angleterre. Une fois évêque de Rome, Grégoire résolut d'y envoyer des missionnaires. Il choisit pour chef de cette mission, Augustin, prieur du monastère de St. André. Les missionnaires, au nombre de quarante, arrivèrent à Ebsfleet le 23 Juillet 597. Ethelbert, roi des Angles et des Saxons, avait épousé une chrétienne, Berthe, fille de Charibert, roi des Francs. Ethelbert, quoique païen lui-même, favorisa la mission d'Augustin. Il ordonna aux missionnaires de demeurer dans l'Ile de Tanet jusqu'à ce qu'une décision fut prise à leur sujet. Un certain jour Ethelbert manda Augustin et ses compagnons qu'il voulut rece-

---

(1) York. (2) Colère.

voir en plein air, craignant quelqu'opération magique. Les missionnaires vinrent en procession, portant une croix d'argent et l'image peinte du Sauveur crucifié, et demandant à Dieu, dans des litanies communes, leur salut et celui du peuple qu'ils étaient venus évangéliser. Ethelbert assis avec ses nobles sous les branches d'un grand chêne, permit aux missionnaires de s'asseoir. Augustin, avec l'aide d'un interprète, leur annonça la bonne nouvelle du salut. Toutefois, le roi ne voulut se compromettre en aucune manière. Il les autorisa à poursuivre leur oeuvre et à baptiser ceux qu'ils pourraient persuader, et leur donna asile à Doroverne, antique capitale, aujourd'hui connue sous le nom de Cantorbéry.

Près de Cantorbéry se trouve une petite église qui depuis plus de treize siècles porte le nom de St. Martin de Tours. [1] C'est dans cette église que la pieuse Berthe adorait son Dieu. Les missionnaires romains s'y établirent, se livrant continuellement à la prière et prêchant la parole de vie à tous ceux qui venaient l'entendre. Touchés de la vie simple des missionnaires et de la dou-

---

(1) Leonard, *Hist. of the Christian Church*, p. 85. ...."This Church is still standing and is said to be the oldest Christian house of worship in Britain."

ceur de leur doctrine, une foule de païens se firent baptiser. Le roi Ethelbert, après mûre réflexion, accepta la foi chrétienne, entraînant avec lui nombre de ses sujets. Il fut baptisé le 7 juin 597. Après la conversion du roi, le nombre de ceux qui venaient aux instructions s'accrut tellement de jour en jour qu'Ethelbert fit don d'un emplacement convenable pour y bâtir une cathédrale et de biens suffisants pour son entretien.

C'est vers le même temps qu'eurent lieu les premières tentatives pour introduire la lumière du Christianisme chez les habitants de la Frise. Douze ministres de la Parole, appartenant pour la plupart à la famille royale partirent d'Angleterre pour aller publier là-bas le message de la paix: leur chef était Willibrod. Ils s'établirent à Utrecht en l'an 690; mais ils trouvèrent les Frisons peu disposés à changer leurs idoles pour le Christianisme. Toutefois Willibrod parvint à s'y établir, et sa mission obtint un grand succès. On vit alors s'élever plusieurs temples et les prédicateurs de l'Evangile purent en toute liberté se consacrer à leur oeuvre.

C'est à cette époque que mourut St. Colomban, le plus noble de tous les missionnaires qui soient jamais venus dans la Grande Bretagne.

Se sentant près de sa fin, il se fit conduire sur une colline d'où il pouvait voir tous les bâtiments attenant au monastère qu'il avait fondé. Après avoir invoqué la bénédiction de Dieu, il fit une visite à la chapelle du monastère, s'agenouilla devant l'autel et se mit à prier. C'est dans cette position qu'il rendit son âme à Dieu. Il laissa assez de disciples pour continuer, en Irlande et en Ecosse, l'oeuvre qu'il avait si heureusement commencée.

Augustin était passé en France pour être consacré archevêque des Anglais par Vergile, archevêque d'Arles, et Etherices, évêque de Lyon. A son retour en Angleterre il baptisa plus de dix mille Anglais le jour de Noël 597.

Augustin écrivit ensuite à Grégoire le Grand au sujet des évêques bretons qui, comme nous l'avons vu, s'étaient refugiés dans les provinces de Galles et de Cornouaille. Grégoire répondit qu'ils devaient tous se soumettre à Augustin; que si, dans quelqu'église que ce soit, romaine, bretonne ou autre, il trouvait quelque coutume qui fût plus agréable à Dieu, il devait l'introduire dans la nouvelle église des Anglais. C'est ce que fit Augustin, prouvant clairement que l'église anglaise était indépendante de celle

de Rome. Toutefois les évêques bretons, regardant avec méfiance tout ami des Anglo-Saxons, leurs cruels persécuteurs, ne voulurent pas accepter Augustin pour leur archevêque. Ce qu'ils avaient appris de l'arrogance de l'évêque Augustin n'était pas de nature à les apaiser, car ils étaient déjà rempli d'indignation de ce que les missionnaires italiens étaient venu établir l'autorité de leur évêque dans un pays et sur un peuple qui n'était aucunement sous sa juridiction. Ils rejetèrent péremptoirement toutes les suggestions de l'évêque de Rome réclamant la priorité de leur Eglise sur celle de Rome. [1] Le roi Ethelbert convoqua alors un concile à Augusténeizat en l'an 602.

Sept évêques bretons vinrent à ce concile accompagnés de plusieurs savants de Bangor, monastère de grande réputation auquel Dunot était attaché comme abbé. Ce monastère était divisé en sept parties dont la moindre comptait plus de 300 moines. Avant de se rendre au concile, les évêques bretons allèrent consulter un anachorète qui s'était acquis une réputation de sagesse et de sainteté, et lui demandèrent s'ils devaient abandonner leurs anciennes traditions pour

(1) *Hist. of the Christian Church*, p. 86.

suivre Augustin. L'anachorète répondit: "Si cet Augustin est un homme de Dieu, suivez-le. S'il vient à votre rencontre quand vous arriverez au concile, sachez que c'est un serviteur de Jésus-Christ. S'il ne se lève pas pour vous recevoir, méprisez-le, comme il vous aura méprisé." Arrivés au concile, les évêques bretons trouvèrent Augustin assis. Ils jugèrent alors qu'il était orgueilleux et refusèrent de l'accepter pour archevêque. Dunot, parlant en leur nom, dit "Qu'ils ne sauraient reconnaître à l'évêque de Rome aucune suprématie sur les églises puisque dès le commencement tous les évêques étaient égaux. Sur le point de se séparer, Augustin dit, "Puisque vous n'avez pas voulu la paix avec des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis." Cette prophétie s'accomplit en l'an 607 quand Edilfrid, roi de Northumber, s'empara de la ville de Chester, et fit mourir près de douze cents moines du monastère de Bangor. [1]

Dès l'année 604, Augustin avait consacré deux évêques, Mellit et Juste. Mellit s'établit à Londres, où il convertit Sigebert, roi des Saxons Orientaux. Sur l'ancien emplacement d'un temple dédié à la déesse

(1) Green, *Hist. of the English people*, p, 52

Diane, Sigebert fit bâtir l'église de l'apôtre St. Paul qui devait devenir la Cathédrale de Londres. Juste fut évêque de Rochester, dans la province de Kent, Ethelbert y fit bâtir l'église de St. André et lui donna de grands biens comme il avait fait pour l'église de Cantorbéry. De plus il fit passer des lois par son conseil afin d'assurer aux églises la possession de ces biens.

Ayant consacré Laurent comme son successeur, Augustin mourut le 26 mai 606. Il fut enterré à Cantorbéry, près de l'église de St. Pierre et St. Paul qui n'était pas encore achevée. Augustin avait fait revivre le Christianisme en Angleterre, converti une multitude d'âmes dans le royaume de Kent, et fondé des églises à Londres et à Rochester.

CHAPITRE IV.

Conversion du Roi de Northumber.

EDWIN, roi de Northumber, avait épousé Edelburge, soeur d'Ethelbald, roi de Kent. Cette princesse obtint la conversion du roi son époux et de ses sujets. Avant d'être baptisé, Edwin assembla les membres de son conseil, et leur demanda ce qu'ils pensaient de la nouvelle foi. Un de ceux qui étaient présents répondit: "O roi, la vie présente me parait semblable à un petit oiseau qui passerait l'hiver dans une salle où l'on fait bonne chère auprès d'un grand feu. Cet oiseau, en volant d'une porte à l'autre, se réchauffe un moment à l'air de la salle et disparaît à la vue. Il en est ainsi de la vie humaine, et nous ne savons ni ce qui la précède ni ce qui la suit. Si cette nouvelle doctrine nous en apprend quelque chose de plus certain, il est raisonnable de la

suivre." L'évêque Paulin, missionnaire italien en grande réputation de sainteté, qui avait été convoqué pour la circonstance fit connaître sa mission, et le roi Edwin ayant déclaré publiquement qu'il renonçait à l'idolâtrie pour accepter la foi en Jésus-Christ, fut baptisé ainsi que toute la noblesse et une bonne partie du peuple, le 11 avril 627, dans une église de bois qu'il avait fait bâtir pour la circonstance. Le roi établit Paulin dans la ville d'York, où nous savons qu'un grand nombre de personnes vinrent entendre la prédication, et recevoir le baptême des mains du saint évêque.

Le roi Edwin, qui était rempli de zèle attira à la foi chrétienne les Anglais orientaux et leur roi, Carpuald. Honorius, alors archevêque de Cantorbéry, leur envoya l'évêque Félix qui convertit toute la province et établit son siège épiscopal dans la ville de Dumroc.

D'un autre côté St. Paulin étendit ses travaux missionnaires, jusque dans la province de Lindici et convertit le gouverneur de Lincoln.

Au cours de cette période d'accroissement et d'extension de l'église, Edwin fut tué et son armée anéantie par Penda, roi des Merçiens. Cette victoire faillit amener la

ruine de l'Eglise de Northumber. St. Paulin, accompagné de la reine Edelburge, dut s'enfuir dans le royaume de Kent, où il reçut la charge de l'Eglise de Rochester.

Cependant le diacre Jacques était resté à York, instruisant et baptisant, léguant ainsi à la postérité le souvenir d'un courage, d'un zèle, et d'une probité qui demeureront ineffaçables dans les annales de l'Eglise anglicane. Oswald, surnommé le saint, le nouveau roi de Northumber, voulut rétablir le Christianisme si rudement ébranlé par Penda. La place de St. Paulin, qui s'était enfui d'York, fut prise par les missionnaires d'Irlande. Le roi Oswald dans sa jeunesse avait trouvé asile au monastère d'Iona. C'est aux anciens de ce monastère qu'alors il s'adressa et ceux-ci ayant tenu conseil, résolurent d'envoyer un des leurs. Ils choisirent pour cette mission Aidan, jeune prêtre que l'Eglise romaine a mis au rang de ses évêques canonisés, quoiqu'il n'eût jamais eu l'autorisation du Pape. Aidan établit son siège épiscopal à Lindisfarn, surnommée depuis l'Ile Sainte.

Le roi Oswald servait presque toujours d'interprète au saint évêque, et était pour son peuple un salutaire exemple. Partout où l'on bâtissait des églises, le roi accordait

des subsides pour subvenir à leur entretien.

St. Aidan, tout le premier, pratiquait ce qu'il enseignait. Détaché de tous les biens de ce monde, il allait ordinairement à pied, arrêtant ceux qu'il rencontrait, pauvres ou riches, pour faire naître la foi chez ceux qui ne l'avaient pas et la fortifier chez ceux qui, par l'aumône et les bonnes oeuvres, méritaient quelque peu le titre de chrétien. Il exigeait de tous ceux qui l'accompagnaient une application journalière à la lecture des Ecritures et à l'étude des Psaumes. Oswald, quoique roi très puissant, profita si bien des instructions de St. Aidan, qu'il devint humble et doux pour les pauvres, et très libéral envers toutes les institutions de charité. On rapporte qu'un jour ce roi, donnant un banquet, fut informé, avant même que le repas ne fut commencé, que plusieurs pauvres se trouvaient à la porte et n'avaient rien à manger. Il commanda aussitôt qu'on leur distribua la viande et les vaisseaux d'argent déjà placé sur la table. St. Aidan, qui était présent, prit la main royale, et la bénissant s'écria: "Puisse cette main ne jamais vieillir." [1] Aussi le Christianisme fit-il de grands progrès dans tout le royaume

(1) Green, *Hist. of the English people*, p 59.

de Northumber.

Un autre champ missionnaire s'ouvrit dans Ouessex parmi les Saxons occidentaux. L'évêque Birin s'y établit en 634. Après la conversion du roi Ginégile, Dorchester devint le siège épiscopal de ce pays. C'est de Dorchester que sont sortis les diocèses de Winchester, de Lincoln, et d'Oxford. St. Birin établit des églises dans toutes les villes de son immense diocèse.

En l'an 653, quatre prêtres, Cedde, Adda, Betti et Diuma s'établirent dans la province des Middle Angles. Les trois premiers étaient du royaume de Northumber; Diuma venait d'Irlande. C'est de cette mission que date la fondation de la Cathédrale de Litchfield. Diuma fut consacré évêque des Middle Angles et des Merciens en l'an 656.

St. Oswald eut pour successeur son frère Oswin. Celui-ci ne pouvant plus supporter les injures de Penda qui, bien qu'avancé en âge restait toujours l'ennemi implacable des chrétiens, quoique son propre fils, qu'il avait établi roi sur les Middle Angles, eût accepté la foi chrétienne, Oswin, disons-nous, fit voeu de consacrer au service de Dieu sa fille Elfred et de doter douze monastères s'il obtenait la victoire sur les païens. C'est le 15 novembre 625 qu'eut lieu la bataille

de Winwidfield. Oswin battit l'armée païenne trente fois supérieure en nombre. Penda fut tué, et sa mort marqua la chute du paganisme.

St, Aidan mourut le 20 août 651. Le même jour St. Cuthbert, prêtre aussi éminent par son savoir que par ses vertus chrétiennes, fut admis à l'Abbaye de Mailros, Il bâtit un monastère à Répon, auquel il travailla de ses propres mains plus que tous ses frères. St. Cuthbert fut très populaire dans le Nord de l'Angleterre où il fit de nombreux voyages missionnaires. Sa réputation de sainteté fut si grande, qu'en dépit de sa vieillesse, il fut nommé évêque de Lindisfarn et mourut enfin à Mailros le 20 mars 687. Il fut enterré d'abord à Lindisfarn, mais plus tard sa dépouille mortelle fut déposée à Durham.

Nous ne saurions terminer cette partie de notre étude sans faire mention de St. Wilfrid, autre missionnaire distingué. Wilfrid naquit dans le royaume de Northumber en l'an 634. A l'âge de quatorze ans, il fut admis au monastère de Lindisfarn. Comme il désirait être ordonné par un soi-disant successeur de St. Pierre, il se rendit à Rome en l'an 653, accompagné de Biscop, surnommé Benoît, jeune homme appartenant à la no-

blesse de Northumber. Après avoir reçu l'imposition des mains et la bénédiction papale, Wilfrid revint en Angleterre et s'établit à Répon, préférant cette ville à tout autre. Dans une conférence tenue au monastère de Stréneshal, dont Hilde était Abbesse en 664, Wilfrid, montrant plus de zèle que de discrétion, abolit les usages particuliers à l'église bretonne, et établit la coutume et la pâque romaines. Il gagna le roi Oswin qui, lui aussi, abandonna les pratiques de Lindisfarn. La même année (664) Wilfrid se rendit en Gaule où il fut consacré évêque d'York par Agilbert, évêque de Paris. Wilfrid s'étant absenté trop longtemps de son diocèse, le peuple demanda, à Oswin un autre évêque. Cedde, abbé de Lestinghen, homme savant dans les Ecritures et de moeurs exemplaires, fut élu évêque en 666. Wilfrid, de retour en Angleterre, aima mieux retourner à son monastère de Répon que de contester l'élection de Cedde. En 669 Théodore, archevêque de Cantorbéry, cassa l'ordination de Cedde et rétablit Wilfrid dans le diocèse d'York. Touché par l'humilité de Cedde, Théodore et Wilfrid lui donnèrent l'évêché des Merciens. Il choisit Litchfield pour sa cathédrale et bâtit une église qu'il dédia à Ste Marie.

L'EGLISE ANGLICANE AVANT LA REFORME

******

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE V.

Organisation de l'Eglise Nationale.

EN l'an 668, Théodore de Tarse, moine romain, âgé de 66 ans, fut consacré archevêque de Cantorbéry. Il parcourut tous les lieux habités de l'Angleterre et rétablit le bon ordre dans toutes les communautés religieuses. A cette époque deux branches de l'Eglise chrétienne travaillaient à la conversion des païens dans les Iles Britanniques; l'Eglise bretonne ayant son propre clergé et ses évêques, et l'église des étrangers qui était venue de Rome avec Augustin. Les évêques bretons dans le pays de Galles et dans les parties montagneuses de l'Ecosse, pauvres et en petit nombre, acceptèrent finalement l'autorité de l'évêque romain. Théodore divisa toute l'Angleterre en paroisses et en diocèses, et le pays garda cette division pendant plus de douze cents ans. Ce prélat fut un grand organisateur et le premier archevêque à qui toute l'Eglise anglicane se soumit; jusqu'alors il n'y avait

pas eu d'église nationale. C'est à Théodore qu'était réservée la tâche d'accomplir cette oeuvre importante.

Le 24 septembre 673, Théodore convoqua à Hereford un concile des évêques de toute l'Angleterre. Un sommaire de l'Acte de ce concile fut nettement dressé par l'archevêque lui-même. Neuf résolutions touchant le bien-être et le gouvernement de l'Eglise furent adoptées, et chaque évêque y apposa son sceau. Cette assemblée restera à jamais mémorable, car, tout en consolidant l'unité ecclésiastique, elle fut la première qui revêtit un caractère vraiment national, puisqu'elle devait légiférer toute l'Angleterre. Elle développa l'idée de l'unité nationale, étant ainsi le précurseur du Parlement national. [1] Ainsi nous voyons que c'est l'église qui consolida l'Angleterre et donna naissance au parlement. La monarchie anglaise ne devait commencer que 155 ans plus tard.

Théodore se montra plus indépendant de l'évêque de Rome, que Wilfrid ne l'avait d'abord espéré. Entre autres choses le concile d'Hereford avait divisé le diocèse d'York en cinq parties. Après avoir vainement

(1) Green, *Hist. of the English people*, p. 66.

protesté contre le démembrement de son diocèse, Wilfrid se rendit à Rome, pour demander justice au Pape. Cet appel d'un évêque anglais à Rome est resté célèbre dans l'histoire, et la page qu'il vint ajouter aux annales de l'Angleterre ne laissa pas de produire une impression étrange, vu qu'il n'avait encore aucun précédent. Le pape Agathon assembla un concile de plus de cinquante évêques, qui déclarèrent que Wifrid avait agi avec prudence et ordonnèrent qu'il fut rétabli dans son évêché et que les évêques primitivement installés par Théodore fussent déposés. Wilfrid, à son retour en Angleterre, alla trouver le roi de Northumber et lui présenta les décrets du Saint Siège souscrits par tout le concile de Rome, avec les bulles et les sceaux. Le roi Elfrid assembla la noblesse et le clergé. Ceux-ci rejetèrent immédiatement le décret papal, et Wilfrid fut condamné à neuf mois de prison dans un caveau très obscur. Ainsi se termina d'une façon lamentable le premier appel à la cour de Rome. Ce fait établit clairement que jusque là l'église anglicane avait été indépendante de la juridiction romaine.

Après sa mise en liberté, Wilfrid alla avec cinq prêtres prêcher l'Evangile aux ha-

bitants de Sussex. Ceux-ci ignoraient entièrement le Christianisme quand le saint évêque se rendit parmi eux. Ces habitants étaient tellement barbares que, quoiqu'il y eût à cette époque une grande famine, ils ne savaient comment pêcher les poissons qui abondaient dans la mer et dans toutes les rivières du pays. Wilfrid leur apprit à prendre des poissons avec des seines. Ces barbares en vinrent à aimer le saint homme et se convertirent en grand nombre. Ayant fondé le monastère de Selsey, Wilfrid marqua le commencement de son épiscopat par un acte de charité qui perpétuera sa mémoire. Le roi Ethelvale lui avait donné une terre avec laquelle étaient compris comme esclaves tous les habitants au nombre de trois cents. Aussitôt qu'il fut en possession de ce terrain, Wilfrid rendit la liberté à tous ces esclaves. Après avoir été évêque quarante-cinq ans, Wilfrid mourut en l'an 707, et fut enterré à Répon.

C'est avec Wilfrid que se termina la plus brillante époque de l'histoire ancienne de l'Eglise anglicane. Dans toute la chrétienté l'Angleterre était appelée "une source de lumière." En aucun pays du monde le christianisme n'a laissé d'impression plus

profonde.

En l'an 792, le roi Charlemagne avait invité les évêques anglais à se soumettre aux décrets de l'église grecque en faveur du culte des images. Les protestations de l'église anglicane furent si énergiques que Charlemagne du convoquer, en 794, un concile de trois cents évêques à Francfort. Le concile condamna cette doctrine. Ainsi l'Angleterre préserva, pour un temps du moins, l'Eglise universelle de ce qui était non seulement une grande erreur, mais même une coutume idolâtre. En l'an 754 le concile de Constantinople avait déclaré le culte des images positivement condamné par le second Commandement, et par suite contraire aux enseignements de l'Eglise primitive.



CHAPITRE VI.

Invasions des Danois et des Normands.

L'invasion danoise arrêta non-seulement les progrès du Christianisme, mais même en certains endroits, en effaça entièrement les traces. En 835 ces hommes du Nord débarquèrent sur les côtes de Cornouaille, dévastant le pays pendant quinze ans, pillant et brûlant les églises et les monastères. Les prêtres et les évêques furent tués en grand nombre. Le roi Edmond fut pris et après avoir été battu de verges, fut attaché à un arbre où les soldats Danois le percèrent de leurs flèches et lui coupèrent la tête. On donna plus tard le nom de Bury-St. Edmonds à la place où souffrit ce martyr. De tous les royaumes de l'heptarchie il n'y eut que celui de Kent qui ne tomba pas sous la domination des Danois.

Alfred le Grand, devenu roi à la mort de son père et de ses frères, réussit par une série de victoires à obtenir un traité de paix. [1]

---

(1) **Alfred le Grand, fils d'Ethelwulf, naquit en 849.**

Après la bataille d'Ethandum, en 878, les Danois acceptèrent le Christianisme, et s'établirent en Angleterre. Dunstan, évêque de Worcester, rétablit la discipline dans tous les monastères qui n'avaient pas été détruits et encouragea beaucoup l'éducation. Promué à l'archevêché de Cantorbéry il voulut contraindre les membres de son clergé à se séparer de leurs femmes et de leurs enfants. Il mourut dans la plus austère réclusion. [1]

Une nouvelle invasion danoise allait encore retarder la prospérité de l'Angleterre, quand le puissant chef danois, Canut I, fut converti au Christianisme. Bientôt la paix revint et Canut en l'an 1017 fut seul maître de toute l'Angleterre. Il fit rebâtir les églises qu'il avait brûlées, et dota magnifiquement les abbayes et les monastères qu'il avait spoliés.

En l'an 1042, Edouard le Confesseur fut

Encore enfant il accompagna son père en Italie et en France. Il vécut quelque temps à Rome et y fut vivement impressionné par la grandeur des édifices et la pompe des cérémonies ecclésiastiques. C'est alors qu'il résolut d'apprendre. Il étudia beaucoup et devint un des hommes les plus instruits de son siècle.

(1) Dunstan, né à Glastonbury en 925, avait été élevé dans un monastère français. Il n'avait que vingt et un ans quand il fut nommé chapelain du roi Edouard 'Angleterre.

consacré roi dans la grande cathédrale de Winchester. Ce prince contribua beaucoup au relèvement du peuple, mais favorisa l'introduction des étrangers dans les fonctions ecclésiastiques. Impossible de dire jusqu'où il serait allé sans l'intervention du fameux gouverneur Godwin.

En 1066, Guillaume, duc de Normandie, appuyé par l'évêque de Rome, qui espérait, grâce à cette guerre, soumettre l'Angleterre à l'autorité papale, résolut de faire la conquête de l'Angleterre. Avec une armée de soixante-six mille hommes il battit les Anglais à Hastings, et s'empara de la royauté. Le pape alors le pressa de rendre hommage à l'église de Rome. La réponse du roi à l'ambassadeur du pape est devenue historique. "Je n'ai pas choisi de te rendre hommage et je ne le ferai pas; je n'ai fait aucune promesse à cet effet; de plus, je ne sache pas qu'aucun de mes prédécesseurs ait rendu hommage à l'évêque de Rome." [1] Cette réponse de Guillaume montre que jusqu'à cette époque, au onzième siècle, le pape n'avait de juridiction ni sur l'église, ni sur la couronne d'Angleterre. Ce fait est important puisque nous entendons si souvent dire

(1) Green, *Hist. of the English people*, p. 115

que l'Eglise, en Angleterre, était sous la domination papale avant la réforme du XVIième siècle. Guillaume le Conquérant de plus résista ouvertement au pape et défendit à l'archevêque Lanfranc de se rendre à Rome après que le pape l'en eut sommé sous peine d'interdiction. [1]

Jusqu'à la conquête par les Normands, l'Eglise anglicane, tout en étant en communion avec l'Eglise romaine, en était parfaitement indépendante. Par sa constitution ecclésiastique, l'Elgise anglicane reconnaissait deux provinces, Cantorbéry et York. L'archevêque de Cantorbéry était, comme de nos jours, le primat de toute l'Angleterre, et ne reconnaissait aucun supérieur ecclésiastique.

L'Eglise de Rome, toutefois, faisait de plus en plus valoir ses prétentions à la suprématie, et ses efforts étaient grandement secondés par les prélats étrangers qu'Edouard le Confesseur avait encouragés et que Guillaume le Conquérant établit dans toutes les villes du royaume. Le chemin fut ouvert aux empiètements de la papauté sur ce qui avait été, jusqu'à ce jour, les droits indépendants de l'Eglise et de la couronne

(1) Leonard, *Hist. of the Christian Church*, p. 167.

d'Angleterre.

Les Normands donnèrent une nouvelle impulsion à la vie monastique. Guillaume et ses barons fondèrent un grand nombre de monastères, leur appropriant les biens qui avaient été anciennement donnés aux Eglises par les Saxons. Dans presque tous les cas ces richesses allèrent grossir les revenus des communautés religieuses protégées par les Normands. Le pays se couvrit de vastes monastères et d'imposantes églises. C'est ainsi que l'Angleterre fut abandonnée comme une proie à la cupidité des étrangers. Guillaume attribua soixante mille fiefs à ses chevaliers aux dépens des Saxons et consigna les noms des nouveaux propriétaires dans le livre noir de la conquête (Domesday Book). C'est ainsi que nous y lisons la description des biens appartenant au siège épiscopal de Cantorbéry, ainsi qu'à plusieurs églises d'autres comtés. Par exemple, deux cent quarante-trois églises avaient des propriétés dans le diocèse de Norfolk, et trois cent soixante-quatre autres en possédaient dans celui de Suffolk. Ces biens ayant appartenu à l'Eglise anglicane depuis plus de huit cents ans, lui donnèrent des titres de propriété plus anciens que ceux de tout autre propriétaire en Angleterre.

Guillaume le Conquérant mourut en 1087. Il eut pour successeur son fils, Guillaume le Roux. Ce prince bannit de son royaume les messagers que le pape Urbain lui avait envoyés au sujet d'Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui en avait appelé au pape de la confiscation des revenus de l'Eglise au profit de la couronne. En dépit de la condamnation de Rufus par un concile tenu à Rome en 1099, Anselme ne put gagner sa cause.

Sous le règne d'Henri I, Anselme renouvela son appel à Rome. Le pape Pascal II écrivit au roi d'Angleterre, lui demandant que l'archevêque fut rétabli dans son diocèse sans autre investiture que celle du pape. Henri I répondit que l'opinion du pape et les décisions du concile romain n'étaient d'aucune valeur pour lui. "Je ne veux ni déroger aux coutumes de mes prédécesseurs, ni tolérer dans mon royaume aucun homme qui ne soit pas mon sujet."

De cette querelle des investitures entre l'archevêque de Cantorbéry et le roi Henri I, il ressort que le pape n'avait aucune juridiction sur la couronne ou le royaume d'Angleterre.

Sous le règne d'Henri II, en 1163, Tho-

mas à Bequet, archevêque de Cantorbéry, décida qu'un ecclésiastique, même pour les crimes commis contre les lois civiles, ne serait poursuivi que devant le tribunal ecclésiastique, ce tribunal ne pouvant infliger d'autre châtiment que la dégradation ou la destitution du coupable. Ce fut la cause d'une longue querelle qui ne se termina que par l'assassinat de Bequet. La consternation créée par ce meurtre fut si grande que le roi jugea prudent de céder, et de cette façon l'Eglise obtint tous les privilèges qu'elle réclamait.



CHAPITRE VII.

La Grande Charte de Liberté.

En 1213, Innocent III, le plus grand des papes, obligea Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, à reconnaître comme archevêque de Cantorbéry Etienne Langton, et à rétablir tous les prélats romains qu'il avait chassés du royaume. En outre Jean-Sans-Terre s'engageait à conférer au pape le patronage de tous les évêchés, à ne reprendre les insignes de la royauté qu'avec l'assentiment du saint Père, en un mot faire du royaume d'Angleterre un fief de la cour de Rome. Ainsi la couronne d'Angleterre passait sous le joug de la papauté. Toutefois l'Eglise resta libre, comme le montre le fait que Langton persuada les barons de résister à Jean-Sans-Terre. En 1215, ils lui firent signer un pacte devenu célèbre sous le nom de la "Grande Charte de Liberté." Le premier article de cet acte déclarait solonnellement "la liberté de l'Eglise anglicane et le maintien de tous ses droits et privilèges."

A la nouvelle de cet échec, Innocent III frappa d'anathème les barons et Langton. Il somma Jean-Sans-Terre d'annuler la Grande Charte, mais celui-ci, trop profondément humilié, répondit que "depuis sa réconciliation avec le pape tous les malheurs lui étaient arrivés."

Innocent III mourut en 1216 sans avoir reçu la vassalité de l'Angleterre. Etienne Langton continua pendant douze ans encore à revendiquer les libertés de l'Eglise et de la couronne d'Angleterre.

Convocation du Premier Parlement.

En 1265, Simon de Montford, comte de Leicester, convoqua le premier parlement national. A dater de ce jour on passa plusieurs actes pour protester contre les prétentions de l'évêque de Rome. Sous le règne d'Henri III, le Parlement fit une loi ordonnant de saisir et d'emprisonner toute personne portant un mandat venant du pape. Une lettre fut envoyée au concile de Lyon, (1250) dans laquelle on s'élevait contre les ordonnances de la papauté, et l'on annonçait la détermination de ne plus les souffrir. Plus tard, l'évêque Grossetête, de Lincoln, fit de l'opposition au pape Innocent IV, et lui écrivit qu'"il résisterait à toutes

les instructions venant du pape." Quand l'évêque Grossetête mourut en 1254, le pape ordonna aux fidèles de "se réjouir de la mort de son ennemi."

Boniface VIII, (Benédictus Cajetanas), en 1294, avait persuadé au pape Célestin V d'abdiquer en sa faveur. Philippe le Bel, roi de France, ayant résisté aux prétentions du pape, convoqua une assemblée de ses nobles. Boniface VIII fut accusé d'avarice, d'hérésie, de simonie et de vingt-neuf autres crimes. Le pape se croyant en danger dans la ville de Rome se retira à Aucyre d'où il excommunia Philippe le Bel. Boniface mourut de rage et de désappointement le 11 octobre 1303. [1]

En 1297 le roi Edouard I résista ouvertement au pape Boniface VIII, et le força d'annuler le décret de l'année précédente qui enjoignait à tous les peuples chrétiens de ne prélever aucune contribution sans la permission de l'évêque de Rome. Le Parlement de Lincoln (1301), composé non-seulement des barons et des représentants du peuple, mais aussi de deux archevêques et de dix-huit évêques, adopta à l'unanimité la

(1) McClintock & Strong Encyc., vol. I, p. 849. Voir encore Leonard, *Hist. of the Christian Ch.*, pp. 137, 138.

proposition suivante :—

"Nous avons déterminé que, en ce qui concerne les droits du royaume d'Ecosse, de même que dans tous ses autres droits, le roi notre seigneur ne se soumettra en aucune manière au pape et ne permettra qu'aucun de ses actes soit le sujet d'une enquête à Rome, et personne n'aura le droit de le représenter devant pareil tribunal."

En 1341, Edouard II protesta énergiquement contre les empiètements de la papauté. Edouard III, sommé par le pape Urbain V de rendre hommage au siège de St. Pierre, refusa de le faire, et fut appuyé par le Parlement anglais qui décida en 1344 qu'aucun ecclésiastique ne serait installé dans une cure par un décret du pape.

En 1350, le Parlement fit passer un acte dont le préambule déclarait que "la sainte église d'Angleterre fut établie dans notre royaume pour donner au peuple la connaissance des lois de Dieu." Les empiètements de la papauté, que cet acte voulait restreindre, sont dénoncés comme "tendant à annuler la sainte église d'Angleterre."

En 1365 le pape Urbain V s'avisa de réclamer les arrérages du tribut qui, depuis trente-trois ans n'avait pas été payé à la

cour de Rome. Pour repousser ces prétentions, Edouard III s'adressa à Jean de Wiclef qui justifia la confiance de son souverain dans un mémoire plein de vigueur, dans lequel il rejetait toute idée de vasselage de l'Angleterre envers la papauté. En 1366, le roi incita la haute chambre du Parlement à déclarer que les prétentions du pape "n'étaient ni justes ni honorables."

Au milieu du XIVième siècle, il n'y avait encore en anglo-saxon que quelques extraits de l'ancien Testament. Les livres étaient si rares à cette époque qu'en 1294, toute la bibliothèque de l'évêque de Winchester, Jean de Pontissara, se composait de dix-sept volumes. Lorsqu'on apportait un livre quelque part, c'était un événement si important que, d'ordinaire, les notables se réunissaient, et en attestaient la réception suivant toutes les règles. Une Bible avec commentaires se vendait 165 dollars et un Psautier coûtait à peu près 40 dollars, somme énorme au XIIIe siècle, quand le salaire d'un journalier était de quatre Kreutzer et demi; de manière que pour pouvoir acheter une Bible il fallait qu'un homme travaillât pendant quinze ans. [1] Et ce n'était pas as-

(1) Descombaz, *Hist. de l'Eglise chrétienne*, p. 144.

sez qu'on eût de la difficulté à se procurer le livre de Dieu, il fallait encore que les Conciles et les princes y ajoutassent en en défendent la lecture. Le Concile de Toulouse, en 1229, rendit le décrêt suivant: "Nous défendons aux laïques de posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seulement si quelqu'un voulait, par dévotion, avoir un Psautier ou un Bréviaire pour les offices divins, ou les Heures de la sainte Vierge Marie, cela lui serait permis. Toutefois, nous défendons aux laïques, de la manière la plus rigoureuse, de posséder ces livres en langue vulgaire." [1]

En 1234 le concile de Taragone décréta que "toute personne laïque dissertant en public ou en particulier sur la foi catholique serait traitée comme suspecte d'hérésie. . . . Toute personne possédant les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament devait, dans la huitaine suivant la promulgation du décret, les livrer à l'évêque diocésain pour être brûlés. [1] Wiclef résolut donc de donner à la nation une instruction biblique; traduisit lui-même en 1378 le Nouveau Testament, et fit traduire l'Ancien par Nicolas Herford.

---

(1) *Mausi sacrorum Conciliorum Collectio*, Tome XXIII, 197 et 329.

Il fit copier en outre des portions séparées à l'usage des prédicateurs ambulants qu'il envoyait dans différentes directions, partout où ils trouvaient des auditeurs de bonne volonté, afin de leur annoncer la parole de Dieu. Wiclef mourut en paix à Lutterworth en 1384, après avoir établi sa protestation sur la base solide des principes. Wiclef appelé souvent "l'étoile du matin de la Réforme" était né en 1324. Il étudia à l'un des cinq collèges qui seuls existaient alors à Oxford. En 1361, il devint directeur de celui de Balliol et fut nommé agrégé du collège de Merton. Appelé par la couronne, en 1372, à faire partie d'une commission chargée de traiter à Bruges avec les délégués pontificaux des griefs mutuels des deux pouvoirs, Wiclef dut bientôt—1382—comparaître, sur l'ordre du nouvel archevêque de Cantorbéry, Guillaume de Courtenay, devant un concile dont la majeure partie se composait de moines mendiants. Des vingt-quatre propositions extraites de ses écrits on en condamna dix comme hérétiques, et on déclara le reste erroné et pernicieux. Toutefois dans sa chaire et dans ses écrits, Wiclef continua jusqu'à sa mort à combattre les abus et les erreurs de l'Eglise romaine.

Ving-huit ans après sa mort, Wiclef fut

condamné comme hérétique au concile de Constance, et le pape, en 1414 fit exhumer et brûler ses dépouilles mortelles. Mais ses doctrines, qui étaient celles de l'Evangile, vivaient dans le coeur de ses disciples, et les plus dures persécutions ne purent les en extirper.

Wiclef avait enseigné, entre autres choses,

1° que l'Eglise de Rome n'avait pas le droit de se prétendre la tête de l'Eglise universelle;

2° que saint Pierre n'avait pas plus d'autorité que les autres apôtres;

3° que tout prêtre avait autant que le pape le pouvoir des clefs;

4° enfin que l'Evangile suffisait pour instruire le chrétien dans sa conduite sur la terre, et que ni le pape ni aucun prélat ne devait avoir de prison pour punir ceux qui péchaient contre la discipline de l'Eglise. [1]

En 1393 les lois "praemunire" furent renouvelées afin de créer en faveur du roi un nouveau rempart contre les prétentions de l'Eglise romaine. Par ces lois il était défendu à tout sujet anglais d'en appeler à

(1) **Blackburn**, *Hist. of the Christian Church*, p. 339.

la cour de Rome, ou de se soumettre aux excommunications du pape. Il était même défendu à tout représentant du pape de débarquer en Angleterre sous peine de châtiment rigoureux, et de confiscation de ses biens au profit de l'Etat. En 1399, quand Richard II fut déposé, la plus forte accusation contre lui fut qu'il avait sollicité du pape la ratification de ses actes. Le Parlement, dans cette circonstance, déclara "Que les droits du royaume et de la couronne d'Angleterre avaient toujours été libres, que ni le pape, ni aucun autre étranger, n'avaient droit d'intervention." De 1417 à 1426 le pape Martin V demanda à plusieurs reprises qu'on annula les lois "praemunire," et chaque fois le Parlement résista aux prétentions du pontife. Quand, exaspéré par tant de résistance, Martin V eut frappé d'anathème l'archevêque Chicheles et tous les évêques anglais en 1426, le Régent Humphrey, duc de Gloucester, brûla publiquement les bulles papales. Ces faits démontrent clairement que l'Eglise romaine n'a jamais été la maîtresse de l'Angleterre. Ce fut l'Eglise anglicane, "*ecclesia anglicana*," que la grande Charte de Jean-Sans-Terre déclarait libre, et dont les libertés devaient être inviolables. Le pape, il est vrai, fit quelquefois sentir son influen-

ce, puisque, comme nous l'avons vu, le Parlement Anglais dut légiférer, à diverses reprises, afin de réprimer ses prétentions, jusqu'au jour où, sous le règne d'Henri VIII, en 1531, il les repoussa à jamais. Enfin, en 1533, le Parlement répudia les prétentions du pape, décrétant que "La couronne d'Angleterre est impériale, et la nation anglaise un corps complet en lui-même ayant plein pouvoir de faire justice en toutes choses spirituelles et temporelles."



CHAPITRE VIII.

Des temps qui précédèrent la Réforme du XVIième siècle.

Il est impossible, a dit un auteur anglais, [1] de se faire une juste idée de la conduite d'un homme, à moins de bien connaître les circonstances dans lesquelles il était placé, et les difficultés qu'il avait à vaincre. De même nous ne pouvons apprécier toute l'étendue des bienfaits de la Réforme si nous ignorons quel était l'état de l'Angleterre au moment de cette grave époque.

Du clergé nous pouvons dire, avec l'évêque de Liverpool, que la plupart des prêtres et des docteurs de la religion étaient eux-mêmes dans une complète ignorance des choses qu'ils auraient dû savoir. Ils recevaient généralement les ordres sans avoir, par des examens sérieux, donné de suffisantes garanties touchant leur instruction et leur caractère. Plusieurs ne savaient absolument rien de la Bible. Quelques-uns, suivant Strype [2] étaient à peine en état de

(1) L'évêque J. C. Ryle.

(2) *Annals of the Protestant Reformation, etc.*

(E)

répéter l'oraison dominicale.

Les questions auxquelles l'évêque Hooper jugea nécessaire de soumettre les doyens, les prébendaires et le clergé du diocèse de Gloucester, lors de sa première visite, nous fournissent un triste exemple de ce qu'étaient les ecclésiastiques anglais que le pape avait institués dans les cures de ce pays. Voici ces questions:

"Combien y a-t-il de Commandements?

"Où les trouve-t-on écrits?

"Les savez-vous par coeur?

"Pouvez-vous réciter la prière dominicale?

"Comment savez-vous que c'est la prière du Seigneur?

"Où la trouvez-vous écrite?

Des trois cent onze ecclésiastiques du diocèse de Gloucester, il y en eut cent soixante-huit qui furent incapables de réciter les dix commandements, et parmi eux trente et un qui ne surent pas dire dans quelle partie des Ecritures on les trouvait. Quarante ignoraient où la prière du Seigneur était écrite, et trente et un ne savaient pas qu'il en était l'auteur. [1]

Les prières de l'Eglise se faisaient en latin qui n'était, pour ainsi dire, compris

---

(1) Oeuvres de Hooper, vol. II, p. 151.

de personne. La prédication était à peu près nulle, et le peu qu'il y en avait était d'une composition vulgaire, anti-scripturaire et dénuée d'édification. [1]

Sur tout le territoire d'Angleterre vivaient grassement de nombreuses congrégations de moines qui remplissaient les abbayes et les monastères. Les habitants de ces somptueuses demeures se distinguaient rarement par leur sainteté et leur esprit d'abnégation; le plus souvent ils offraient les exemples de vie mondaine et dissipée. Ils ne faisaient presque rien pour le progrès de la science, et rien pour répandre la vraie religion. Deux pensées seulement absorbaient toute leur attention: l'accroissement de leurs richesses et celui de leur pouvoir.

Pour atteindre le premier de ces buts, ils persuadaient aux gens faibles et aux mourants de donner à l'Eglise leur argent et leurs terres, sous le prétexte spécieux qu'ils seraient par là délivrés du purgatoire, et qu'ils prouveraient leur foi par leurs oeuvres. Et pour accroître leur pouvoir, ils se vantaient de tenir les clefs du royaume des cieux; sans leur absolution et l'extrême-onction, disaient-ils, aucun homme ne pouvait

(1) J. C. Ryle, *Light from old times*, p. 138.

être sauvé! Enfin, ils se posaient en médiateurs entre Christ et l'homme, et toute offense contre eux était réputée le plus grand des péchés.

Fuller dans son histoire de l'Eglise [1] cite l'exemple d'un Italien qui, en 1489, emporta d'Angleterre une somme énorme d'argent. Il avait, en effet, reçu du pape le pouvoir d'absoudre les gens des crimes d'usure, de simonie, de vol, de meurtre, de fornication, d'adultère et de tout méfait quelconque, sauf de celui de frapper un prêtre ou de conspirer contre le pape.

Tel était le clergé romain au temps où le pape dominait en Angleterre. Avec de semblables prêtres il n'est pas surprenant que le peuple fut dans une complète ignorance de la vraie religion. Le Christianisme de l'immense majorité n'était autre chose qu'un pur formalisme. On n'aurait pas trouvé un individu sur cent qui pût au moindre degré expliquer ce que c'est que la justification, la régénération, la sanctification, la médiation de Christ et l'oeuvre du Saint-Esprit. Quand au dimanche, c'était un jour de chasse et de divertissement. [2]

Les pratiques religieuses de la masse

(1) Vol. I. p. 532, Tegge, édit.
(2) J. C. Ryle, *Vie de Latimer*, p. 28.

des laïques consistaient en prières à la Vierge et aux saints, en adoration d'images et de reliques, en pélérinages vers des lieux réputés saints. On courait à l'Eglise pour se procurer de l'eau bénite, au moment de l'orage, et pour se préserver de la foudre. On s'adressait à St. Roch en temps de peste; à saint Pernel quand on avait la fièvre. Les jeunes femmes qui désiraient un mari cherchaient l'appui de saint Nicolas, et les femmes fatiguées des leurs se recommandaient à saint Uncumber. Cent mille pèlerins visitaient chaque année le tombeau de saint Thomas Becket. Les images qu'on adorait étaient à la fois des idoles et des grossières fourberies. Dans le comté de Kent, il y avait un crucifix fameux, sur lequel on voyait Notre Seigneur remuer la tête, les mains et les pieds, tourner les yeux, froncer les sourcils et mouvoir les lèvres; la bouche s'ouvrait quand on lui offrait de l'argent, branlait gracieusement la tête quand les pièces de monnaie étaient d'or, et tout cela était tenu pour miraculeux. Le culte des reliques présentait les mêmes absurdes impiétés.—A Hales, dans le Gloucestershire, on montrait dans une fiole de cristal, ce qu'on appelait du sang de Jésus-Christ. A Burry et Suffolk on exhibait les charbons qui avaient consumé saint

Laurent. Quand le culte de la vraie croix fut aboli on trouva assez de bois dans les différentes Eglises, dit l'évêque Ryle, pour faire deux ou trois croix. Le pape connaissait tout cela, il le tolérait, le sanctionnait, l'autorisait, l'enseignait et l'encourageait. Tel était l'état de la religion en Angleterre; tel était le Christianisme anglais quand les réformateurs parurent.

Et c'était la même chose dans le reste de l'Europe. Tous les peuples marchaient dans les ténèbres. Celui qui avait osé s'appeler le représentant de Dieu sur la terre avait envoyé de tous côtés ses impudents émissaires qui, abusant de la crédulité et de l'ignorance du peuple, lui vendait le ciel. Pour chaque péché on payait tant. La prière ne consistait plus qu'en vaines redites; les temples étaient tout remplis de statues, de tableaux, d'images devant lesquels se prosternait une foule cruellement trompée. —S'il est permis de juger de la moralité d'un peuple par celle de ses conducteurs spirituels, les vices les plus honteux avaient envahi tous les rangs. Les monastères et les couvents n'étaient en général que des lieux souillés par une dégoûtante immoralité. La fainéantise, l'hypocrisie, l'intempérance, la haine, les divisions, l'avarice, l'impureté s'y éta-

laient sous toutes les formes. Et qu'on aille pas croire que nous inventions à plaisir. Des écrivains catholique romains contemporains dignes de foi, ne sont que trop unanimes à attester qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau.

Quelques esprits justement alarmés avaient bien, il est vrai, réclâmé des changements; de temps en temps perçaient des rayons d'une céleste lumière, mais ces faibles lueurs ne servaient qu'à mieux montrer la profondeur des ténèbres dans lesquelles les peuples étaient plongés. Pas un homme, pas même une assemblée n'était capable de trouver le remède. Et pourtant il fallait une réforme: Dieu la fit. [1]

---

(1) D'Aubigné, *Hist. de la Réformation*, T. I, liv. I.

L'EGLISE ANGLICANE AVANT LA REFORME

******

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE IX.

Décadence de l'Eglise Romaine.

La Réforme en Angleterre rejeta effectivement la domination papale si injustement imposée aux Anglais, contrairement aux décrets du troisième concile d'Ephèse. Ce grand concile de toute la chrétienté, en 431, se prononça ainsi, "Nous déclarons ici que les prélats de l'Æglise cypriote consacreront eux-mêmes leurs évêques, sans qu'il leur soit opposé aucun obstacle ou empêchement; de plus, nous déclarons que cette règle devra aussi être observée partout dans les autres diocèses et les autres provinces; de telle sorte qu'aucun évêque n'interviendra dans les affaires d'une autre province qui n'a pas été dès le commencement soumise à son administration ni à celle de ses prédécesseurs; de plus, si quelque prélat a commis un empiètement de ce genre, ou s'il s'est at-

tribué de force le gouvernement d'un diocèse, il sera obligé de faire restitution, afin que les canons décrétés par les Pères ne soient pas enfreints, que la prêtrise ne devienne pas une occasion ou un prétexte pour l'orgueil du pouvoir temporel. Il a donc paru juste au présent saint concile oecuménique que les droits de chaque province restent intacts et inviolables, selon l'usage qui a toujours prévalu." (Concile d'Ephèse, Canon VIII.) Cet article condamne donc les catholiques romains qui prétendent que les canons de l'Eglise sont les mêmes dans tous les âges. Même d'après le concile d'Ephèse, concile de deux cents évêques, ils sont des schismatiques, puisqu'il n'existe aucun doute qu'avant la venue d'Augustin en 596 l'Eglise de la Grande Bretagne était indépendante du Pape. Toute juridiction de l'évêque de Rome sur l'Eglise anglicane après cette date (596) était nécessairement contraire aux décrets de l'Eglise catholique. Grégoire le Grand, à l'occasion de son élévation à l'évêché de Rome, dans une lettre au patriarche d'Alexandrie, avait promis de se conformer aux décrets du Concile d'Ephèse "comme aux quatre Evangiles."

Sans doute l'évêque de Rome envoya Augustin en Angleterre; mais il ne faut pas

oublier qu'entre l'Eglise romaine du temps d'Augustin et le Romanisme de nos jours il y a une grande différence. L'Eglise de Rome n'a pas toujours enseigné les doctrines qu'elle pratique aujourd'hui. Il ne faut pas oublier non plus que l'Eglise de Rome fut jadis sainte et apostolique.

L'Eglise primitive ne possédait ni richesse ni pouvoir temporel; son trésor, comme celui des apôtres, était au ciel, et sa force, toute spirituelle, résidait uniquement en son Sauveur et son Dieu. Elle ne connaissait pas encore cette intrusion de pouvoir civil dans le domaine des consciences. La domination du pape n'avait pas encore étouffé la vie dans l'Eglise qui portait alors le nom d'universelle ou de catholique, exprimant par ce nom l'union apostolique qui resserrait les membres fidèles sur le fondement posé par les prophètes et les apôtres de Jésus-Christ. La grande hérésie romaine n'avait pas encore paru. Cette position si évangélique de l'Eglise des trois premiers siècles changea insensiblement avec l'avènement de Constantin au trône de l'Empire de Rome. Rappelons en peu de mots quand et comment eu lieu la décadence.

Constantin né en 274, apprit à connaître la parole de vie dans le palais de son

père, l'empereur Constance. On raconte qu'à la veille d'une grande bataille, qui devait décider de son sort, Constantin invoqua l'aide de Dieu, et levant les yeux au ciel, y vit une croix portant l'inscription "Par ce signe tu vaincras." Jésus-Christ lui apparut ensuite dans un songe tenant une croix et lui ordonna de la faire figurer sur sa bannière. Eusèbe, qui rapporte ce fait, assure le tenir de la bouche de l'empereur lui-même.

Après que l'empereur Constantin eût soumis l'Empire romain, et fondé un empire universel, il trouva que la population de la ville de Rome se composait d'éléments hétérogènes, c'est-à-dire de chrétiens et de païens. Le problème à résoudre était donc une question politique, à savoir, comment affermir et perpétuer le pouvoir? C'est grâce au concours et à la vaillance des chrétiens qu'il était monté au pouvoir, il était donc nécessaire de se les concilier et de s'assurer leur support. C'est pourquoi il combla l'Eglise de faveurs et la couronna des splendeurs terrestres. Comme un prince, l'évêque de Rome pouvait se promener dans un chariot d'Etat. Bientôt des discussions acharnées s'élevèrent entre les Pères de l'Eglise. Cette polémique nécessita la convoca-

tion de conciles sous la présidence de Constantin qui réunit ainsi l'Eglise à l'Etat et s'assura le soutien des chrétiens. Ceux qui étaient à la tête de l'Eglise, cédant à la cajolerie et au pouvoir, ne firent entendre que de faibles protestations.

Fort de l'appui des chrétiens, Constantin voulut soumettre ses sujets païens par la persécution. Il expulsa d'abord leurs prêtres de leurs temples et les vierges vestales de leurs couvents. Mais voyant que ses efforts ne lui attiraient qu'une plus grande haine et une opposition des plus acharnées de la part des païens, l'empereur eut recours à des moyens plus pacifiques. Il ordonna qu'on baptisât tous les temples païens au nom de la sainte Trinité, et qu'on les livrât ensuite au culte chrétien sans autre changement. Les autels, les chambres secrètes et les temples païens devinrent donc des autels, des chambres secrètes et des temples chrétiens. Nombre de païens furent baptisés au nom de la sainte Trinité, et déclarés chrétiens, tout en restant idolâtres de coeur et païens de caractère. Ce fut alors que le levain corrompu du paganisme commença à empoisonner l'Eglise romaine. Le culte perdit peu à peu sa simplicité primitive, et les temples furent encombrés de vains orne-

ments. Vers la fin du sixième siècle on apprit au peuple à faire le signe de la croix, à se prosterner devant les images des saints et à adorer les reliques. [1]

Au VIIIième siècle Boniface IV consacra, au milieu de grandes et solennelles cérémonies, le Panthéon (auparavant dédié "à Jupiter et à tous les dieux"), "à la Sainte Vierge et à tous les saints." [2] Ainsi le peuple, pouvait comme aux temps païens, aller au Panthéon se choisir des dieux et des patrons, chacun selon son goût et son caprice.

Les prétentions de l'évêque de Rome et les erreurs papales sont de date comparativement récente. Elles étaient inconnues du

---

(1) Il peut être intéressant de connaître les dates de l'introduction des principales innovations romaines. Le tableau suivant nous montre que le Christianisme évangélique, tel que transmis par Jésus-Christ et ses apôtres est absolument étranger à ces aberrations.

L'institution des moines, 328 après Jésus-Christ; la messe en latin, 394; l'extrême-onction, 593; la primauté de l'évêque de Rome, 607; le baisement de la mule du pape, 709; le culte des images, 715; la canonisation des saints, 993; le baptême des cloches, l'an 1000; le célibat forcé des prêtres, 1073; les indulgences, 1119; les dispenses à prix d'argent, 1120; l'inquisition, 1204; la transsubstantiation et la confession auriculaire, 1215; le purgatoire, 1439; l'immaculée conception, 1854; et l'infaillibilité du pape, 1870.

(2) *Hist. de l'Eglise Chrétienne*, p. 127

temps d'Augustin. Au commencement du septième siècle seulement les papes aspirèrent à la suprématie sur toutes les églises. "Ce fut là, dit Descombaz, [1] L'évêque Gar- l'Eglise, déjà attaquée dans son essence même, c'était comme un ulcère caché qui absorbait peu à peu tous les sucs nourriciers."

Il y eut cependant de la résistance au sein de plusieurs églises. Celles d'Angleterre et d'Ecosse, entre autres, refusèrent de reconnaître l'évêque de Rome pour leur chef. De leur côté, les évêques de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche disputèrent cette suprématie à l'évêque de Rome, et prirent le titre de Patriarche, quand ce dernier se fut donné celui de Pape (père). Grégoire le Grand lui-même s'opposa à ces prétentions et déclara anathème les évêques qui nourrissaient de telles aspirations. Ce fut un de ses successeurs, Boniface III, qui, en 607, se déclara évêque universel, tandis que l'infaillibilité du pape ne date que de 1870. Mais si les papes sont infaillibles, ils ne peuvent pas être chefs de toutes les églises, puisque Grégoire le Grand a condamné cette doctrine comme anti-chrétienne; et si Grégoire s'est trompé, alors les

(1) *Hist. de l'Eglise Chrétienne*, p. 66.

papes ne sont pas infaillibles. Du reste, pour bien montrer l'inanité de cette doctrine, nous n'avons qu'à rappeler le nom du pape Honorius (625-638), accusé d'hérésie et finalement anathématisé par le sixième concile qui conclut en ces termes "Avec eux nous croyons devoir exclure de l'Eglise et anathématiser Honorius, ci-devant évêque de Rome."

Le pape Léon II écrivit à l'empereur Constantin III, au roi d'Espagne et aux évêques, que son prédécesseur Honorius "Avait souillé cette Eglise Apostolique par une doctrine contraire à celle des Apôtres et tenté, par une profane trahison, de pervertir la foi immaculée." Pendant plusieurs siècles les papes eurent à prononcer l'anathème contre Honorius et sa doctrine. Toutefois, le concile du Vatican, en 1870, réhabilita la mémoire de ce pape.

La Réforme en Angleterre n'a pas créé une nouvelle Eglise; elle a purifié l'ancienne Eglise des superstitions et des erreurs de l'Eglise romaine. Il peut arriver que, par suite de mauvaises influences, un homme bien élevé vienne à se dégrader. S'il abandonne ses mauvaises habitudes nous disons qu'il s'est réformé. Son changement de vie, ou, pour mieux dire, la réforme qui s'est opérée

en lui n'a pas altéré son identité. Il en fut ainsi de l'Eglise en Angleterre. La Réforme n'est pas venue du dehors, elle s'est opérée au sein même de l'Eglise nationale qui conserva ses mêmes temples et ses mêmes fidèles. Ce furent ses évêques et ses prêtres convoqués en synode qui réformèrent les doctrines et les usages de l'Eglise. L'Eglise anglicane fut presque unanime à rejeter les prétentions de l'évêque de Rome. De neuf mille quatre cents, qu'était le nombre des membres du clergé à l'accession au trône de la reine Elizabeth (1558), il n'y en eut que cent quatre-vingt neuf qui refusèrent de revenir aux anciens privilèges et aux traditions de l'Eglise primitive. Pendant les onze premières années du règne d'Elizabeth il n'y eut qu'une seule et même Eglise pour tous les Anglais. Ce n'est qu'en 1570 que le pape, voyant qu'il ne pouvait persuader les Anglais à se soumettre à son autorité, envoya des ecclésiastiques romains en Angleterre. Ceux-ci persuadèrent un petit nombre d'Anglais d'abandonner leurs églises. En 1581, date de son organisation, l'Eglise romaine devint un corps schismatique en Angleterre.

CHAPITRE X.

Consécration de l'Archevêque Parker.

Afin d'échapper à cette acusation que la Hiérarchie anglo-romaine est schismatique, les catholiques romains ont prétendu qu'à la Réforme (en Angleterre) il y eut extinction du corps épiscopal, qu'il fallut donc rétablir une succession légitime, et la consécration de l'archevêque Parker a servi de prétexte à cette assertion purement gratuite. Rappelons les faits.

Le siège de Cantorbéry étant devenu vacant par la mort du cardinal Pole, le 17 novembre 1558, la reine Elizabeth nomma pour lui succéder, le docteur Matthieu Parker, qui fut dûment élu, en vertu de "Congé d'élire," par le doyen et le chapitre de Christ Church, Cantorbéry.

Le docteur Parker naquit à Norwich le 6 août 1504 et fut instruit au collège *Corpus Christi* de Cambridge. Il se distingua surtout dans l'étude des Saintes Ecritures et de l'histoire ecclésiastique. Parker fut gagné de bonne heure au parti de la réforme. En

1527 il fut admis à la prêtrise et six ans plus tard fut nommé pour être chapelain de la reine Anne Boleyn qui sur son lit de mort le recommanda fortement à sa fille Elizabeth. Parker fut admis au doctorat en théologie en 1538. La reine Marie le destitua de tous ses bénéfices parce qu'il avait renoncé au célibat; mais Elizabeth en montant sur le trône le rappela de sa retraite pour lui donner l'archevêché de Cantorbéry, et, le six septembre 1559, trois prélats créés sous le règne d'Edouard VI, et trois prélats créés par la reine Marie Tudor furent invités à procéder sans délai à la consécration de Parker. Les trois derniers refusèrent de prendre part à cette consécration et en conséquence quatre autres évêques furent nommés le 6 décembre pour les remplacer.

Des sept évêques ainsi choisis, quatre devaient prendre part à la cérémonie de la consécration, bien que la validité d'une telle consécration fut reconnue par la coutume de l'Eglise anglicane si trois évêques au moins prenaient une part active à la cérémonie.

La consécration de Parker eut lieu le 17 décembre 1559 dans la chapelle du palais de Lambeth, en présence d'un grand nombre de spectateurs. Les évêques consécrateurs fu-

rent Guillaume Barlow, évêque de Bath et Wells, consacré évêque de St. Asaph en 1536, sous le règne d'Henri VIII; Jean Scory, évêque de Chichester, consacré évêque de Rochester sous le règne d'Edouard VI, en 1551; Miles Coverdale, auteur d'une traduction de la Bible, évêque d'Exeter, consacré évêque suffragant sous le règne d'Henri VII; enfin Jean Hodgkins, consacré sous le règne d'Edouard VI. Le docteur Thomas Yale lut le mandat royal relatif à la cérémonie, puis tous les évêques imposèrent les mains à Parker en répétant toutes les paroles essentielles de l'acte de consécration. [1]

Nous nous sommes longuement étendus sur tous ces détails parce que plus tard on a essayé d'élever des doutes sur la validité de la consécration de l'archevêque Parker. Ce ne fut d'ailleurs que cinquante ans plus tard qu'on lança les premières objections. Pour les réfuter nous nous contenterons de citer les paroles d'un auteur anglais. "Des quatre évêques qui prirent part à cette consécration, Barlow et Coverdale étaient les seuls titulaires légaux de leur diocèse; Scory et Hodgkins remplissaient tous deux les fonctions d'évêques adjoints de Bonner dans le diocè-

(1) *Students' English Church History*, vol. II. p. 270. Voyez encore *State papers of Queen Elisabeth*, VI-41.

se de Londres. De ces quatre prélats les deux premiers avaient hérité du droit canonique d'agir au nom de la province, et Bonner avait laissé aux deux autres leur liberté d'action, car Bonner, quoique n'approuvant pas la nomination de Parker, n'avait élevé aucune protestation contre cet acte, et le sanctionnait *ipso facto,* par cela même qu'il ne mettait aucun obstacle à l'action de ses deux suffragants. Les huit prélats créés sous la reine Marie, qui seuls survécurent à l'année 1560, ne firent aucune protestation. L'affaire fut décidée contre eux par défaut, et depuis le règne de Jacques I jusqu'à celui de Victoria, les évêques titulaires aux soins de qui les fidèles d'Angleterre s'étaient confiés n'exercèrent aucune juridiction locale jusqu'en 1850, c'est-à-dire jusqu'à près de trois cents ans plus tard. L'argument fondé sur l'extinction du clergé national n'est donc pas admissible.... Puisqu'il en est ainsi l'intrusion d'une hiérarchie étrangère (en Angleterre) viole les lois de l'Eglise et les déclarations des Pères." [1]

L'Eglise anglicane, disent les controversistes romains, n'a qu'un titre douteux pour conférer les ordres sacrés et pour adminis-

(1) Littledale, *Simple Raisons*, pp. 238-239.

trer les sacrements, et, pour le prouver, ils s'appuient sur le fait qu'on ne retrouve plus un des documents parmi une longue série de pièces attestant le caractère épiscopal de Guillaume Barlow, un des quatre prélats qui consacrèrent l'Archevêque Parker. "Il est facile de répondre à cela," dit le savant docteur Littledale, "que toutes les pièces sur lesquelles on s'appuyait pour prouver la consécration de tous les évêques de la chrétienté pendant les quatre premiers siècles sont perdues sans ressources." [1] L'évêque Gardiner est absolument dans le même cas que Barlow, et pourtant aucun catholique romain ne s'est avisé de lui contester son rang. De même il n'existe aucun document relatif à quatre des sept prélats qui consacrèrent le cardinal Pole. Cependant nous possédons un grand nombre de preuves que l'évêque Barlow était reconnu par tous les autres évêques pendant les dix dernières années du règne d'Henri VIII. Une des meilleures preuves en faveur de la validité du sacre de l'Archevêque Parker est que les évêques élus sous le règne de Marie Tudor ne protestèrent jamais contre cette consécration, et que celle de Barlow ne fut mise en doute

(1) Littledale, *Simples Raisons*, p. 25.

qu'après plus de quatre-vingts ans. Dans un discours prononcé à Bonn en 1875, le savant docteur Dollinger dit "Le fait que Parker fut consacré avec l'imposition des mains et avec les paroles requises par quatre évêques, eux-mêmes légalement consacrés, est si bien attesté, que ceux qui le mettent en doute cherchent à s'aveugler volontairement." Enfin l'évêque Bossuet lui-même accepta la validité de la consécration de Parker, et il est bien probable que la grande majorité des historiens catholiques romains de nos jours sont de la même opinion.

L'histoire que l'ordination de Parker eut lieu à la taverne de Nag's Head est une fable absurde et pleine de contradictions. Nous nous étonnons qu'il se trouve encore des catholiques romains intelligents qui continuent à y croire. Le pape Léon XIII, n'en dit pas un mot dans son encyclique sur la validité des ordres anglicans. Dans sa préface à l'ouvrage du Cardinal de la Luzerne sur les droits des évêques, l'archevêque de Paris de l'époque [1] dit: "L'Eglise anglicane fut la seule des sectes protestantes qui conserva son épiscopat."—Lingard [2] dit: "La cérémonie de la

---

(1) 1845. (2) *Hist. of England*, VII, note 1.

consécration de l'Archevêque Parker fut célébrée, quoique avec une légère différence, selon l'ordinaire d'Edouard VI. Deux des consécrateurs, Barlow et Hodgkins, avaient été ordonnés évêques, conformément au Pontifical Romain; les deux autres selon l'ordinaire réformé.[1] Il ne saurait exister aucun doute sur cette consécration, qui eut lieu le 17 Décembre 1559." [2]

Voulant à tout prix discréditer la Réforme en Angleterre, les catholiques romains ont prétendu que c'était pour des motifs inavouables que l'Eglise anglicane s'était séparée de l'Eglise romaine, en d'autres termes que c'était pour permettre à Henri VIII de divorcer. Montrons la fausseté de cette assertion en donnant quelques détails sur la vie privée de ce prince. Henri VII, roi perfide et ingrat, eut deux fils, Arthur et Henri. Arthur, avec l'assentiment de son père, avait épousé la princesse Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle. A la mort de ce prince, Henri VII, au mépris des lois de l'affinité, fiança la veuve au jeune Henri, qui avait hérité, de son père, tous les penchants d'une nature dépravée, et qui devint

(1) Wilkins, *Concilia*, IV, 198.

(2) Wordsworth, *De l'Eglise*, p. 223.

ainsi le mari de sa belle-soeur. Le pape Jules II, sur la demande des parents de Catherine, avait accordé, en 1504, une dispense pour ce mariage illégal, qui, loin de plaire à Henri, le faisait passer pour un prétendant forcé. Ajoutons que ce prince, le plus absolu de son temps, et l'un des plus fidèlement dévoués à la foi catholique romaine. qui, pour des raisons d'Etat, s'était laissé persuader par ses conseillers d'épouser Catherine d'Aragon, vit tous ses enfants mourir à la fleur de l'âge, à l'exception de la princesse Marie qui fut fiancée à un prince français. Plus tard, quand le roi de France se fut opposé à cette union, alléguant que la cour française doutait de la validité du mariage de Catherine d'Aragon, le roi Henri VIII en vint à penser que cette union avec sa belle-soeur, bien qu'autorisée par le pape Jules II, était désapprouvée par le ciel, était contraire aux canons de l'Eglise, et que, par suite, on pourrait un jour contester les droits de sa fille Marie, alors seule héritière de sa couronne, il se décida donc à divorcer. Mais, pour divorcer, il lui fallait une nouvelle autorisation du Saint Siège. Le roi pria donc le pape Clément VII de déclarer nul le mariage que Jules II avait à tort sanctionné. Malgré la proche parenté de Cathe-

rine d'Aragon avec l'empereur Charles-Quint, qui rendait cette dispense difficile à obtenir, le pape, en 1527, fit pressentir une réponse favorable, et envoya à Londres son Légat qui, de concert avec le cardinal Wolsey, s'efforça d'engager la reine à consentir au divorce et à se retirer dans un couvent. Catherine refusa péremptoirement et en appela au pape. Clément VII espérait par la lenteur des négociations lasser la constance du roi; il lui offrit positivement une dispense pour épouser deux femmes, de même qu'il avait autorisé la polygamie du comte de Gleichen [1] mais Henri VIII, perdant patience, favorisa la cause du clergé national qui, comme nous l'avons vu, gémissait depuis longtemps sous la domination papale. Il pressa en 1531 l'adoption par le Parlement des mesures que l'Eglise, dans deux convocations, avait unanimement recommandées. Le Parlement donc décréta que l'évêque de Rome n'avait de juridiction ni spirituelle ni temporelle en Angleterre, que tout appel au Saint-Siège était interdit, et par un autre acte autorisa le roi et Catherine à divorcer. Nous ne saurions excuser ce divorce. Toutefois,

(1) Chastel, *Hist. du Christianisme*, Tome IV, p. 287. Voyez aussi Luther, *Briefe*, V, 994. Voir encore Real, *Encycl.*, VIII, 604.

pour être juste envers Henri VIII, disons que le question de son mariage avec sa belle-soeur était une question de droit canonique, et que les principales universités d'Europe, consultées à ce sujet, déclarèrent presque toutes la non-validité du mariage.

"Il serait absurde de supposer, a dit l'évêque J. C. Ryle, [1] qu'un tyran sensuel comme Henri VIII en fût venu à rompre avec le pape pour la seule raison de s'opposer à la volonté de celui-ci." Nous voyons ses prétendus scrupules sur son mariage le mettre en rapport avec Crammer et Latimer. Semblable à Hérode, il fit beaucoup de choses justes, bonnes et propres à avancer la cause de l'Evangile. Il créa Crammer Archevêque de Cantorbéry, et lui maintint sa faveur jusqu'à la fin. Il permit que la Bible fut imprimée en langue vulgaire, et placée dans les Eglises. Il ordonna la destruction des images, et abolit grand nombre de grossières superstitions. Il repoussa hardiment la doctrine de la suprématie du pape, supprima les monastères, et montra au grand jour la perversité de ceux qui les habitaient. Nous reconnaissons tout cela et nous en bénissons Dieu. Malheureusement nous le

(1) *Vie de Latimer*, p 31.

voyons aussi à une autre époque, défendre ces dogmes romains et faire mourir sur le bûcher des hommes qui, comme le martyr Lambert, les repoussaient. Nous le voyons proclamer les six fameux articles qui rétablissaient la transsubstantiation, les messes privées, le célibat des prêtres, les voeux de chasteté, la confession auriculaire et le refus de la coupe aux laïques; et pis encore, nous voyons en lui, pendant toute la durée de sa vie, les signes certains d'un homme orgueilleux, opiniâtre, sensuel, et un manque absolu de ces preuves qui attestent que son coeur eût jamais été droit aux yeux de Dieu. Enfin, l'emploi d'un pareil homme, capable de telles inconséquences, choisi pour faire l'oeuvre de Dieu, est parmi les choses mystérieuses de la Providence que nous ne pouvons comprendre.

Si le pape eû été libre alors dans ses déterminations il eût cherché sans doute, par des voies conciliantes à prévenir la séparation qui déjà s'annonçait par des mesures si graves. [1] Mais, pressé par les cardinaux dévoués à l'empereur Charles-Quint, il somma le roi, sous peine d'excommunication, de reprendre sa légitime épouse. Aussitôt,

(1) Chastel, *Hist. du Christianisme*, T. IV, pp. 122-123.

le Parlement et les évêques eux-mêmes déclarent que le pontife romain n'a aucune autorité à exercer dans le royaume. En 1535 le roi ordonne une visite générale des couvents du royaume, et sur le rapport des commissaires près de quatre cents monastères sont supprimés et leurs richesses servirent à l'érection de six nouveaux évêchés et à la fondation de quelques écoles et collèges. En cinq ans, la confiscation des biens monastiques fut complète.

A la nouvelle de ces spoliations, le pape Paul III publia, en 1538, une bulle fulminante où il frappait le ci-devant "défenseur de la foi" d'excommunication, mettait son royaume en interdit, poussait les sujets à la révolte, et invitait tous les princes catholiques à exécuter cet arrêt. Il chargeait en même le Cardinal Pole d'une mission à cet effet auprès des cours de France et d'Espagne. Cette coalition dont Henri se voyait menacé ne laissa pas que de lui causer de l'inquiétude. Dévoué au monde chrétien comme impie et sacrilège, il crut devoir donner de nouveaux gages de son attachement à la foi catholique romaine. En 1539, il fit adopter par les deux chambres, un bill en six articles, affirmant principalement le dogme de la présence corporelle dans la Sain-

te Cène, et condamnant au feu et à la confiscation des biens quiconque prêcherait ou discuterait contre ces articles. L'année suivante en exécution de cet édit, plus de cinq cents personnes furent emprisonnées. Le roi fit torturer et brûler une jeune femme attachée au service de la reine et peu s'en fallut même que celle-ci subit le même sort pour s'être hasardée à discuter contre lui la question de l'eucharistie.

Ces actes barbares donnent un suffisant démenti à ceux qui s'obstinent à considérer Henri VIII comme un protestant, et ne veulent voir dans la réformation d'Angleterre que l'oeuvre d'un exécrable et capricieux despote. Ce prince dit Leonard, [1] fut un vrai et loyal papiste qui ne voulut jamais rejeter la suprématie du pape en matière religieuse. Il voulut seulement être libre de toute ingérence papale en affaires politiques. En rompant avec Rome il ne chercha qu'à secouer un joug qui lui pesait, mais jamais la pensée d'épurer la foi ni les moeurs de son peuple n'entra dans son esprit. Henri VIII mourut catholique romain en 1547.

Nous avons brièvement passé en revue

(1) *Hist. of the Christian Church*, p. 180.

les intrigues et les passions de plusieurs années. Ce qui, pour les Catholiques romains, serait la cause principale de la Réforme anglaise, ne fut en réalité qu'un petit incident d'un grand drame. Comme nous l'avons prouvé, les Anglais depuis des siècles voulaient s'affranchir de toute ingérence papale. L'Eglise anglicane avait sans cesse protesté contre les prétentions des papes. La querelle d'Henri VIII permit à tous les partis en Angleterre de s'unir afin de repousser pour toujours la suprématie de l'évêque de Rome.



CHAPITRE XI.

Martyrs.

L'histoire des premiers siècles du Christianisme comme celle de la réforme du XVIième siècle, montre que le sang des martyrs a toujours été la semence de l'Eglise. C'est ce que nous voyons d'une manière toute particulière en Angleterre. "Il est peu de pays, a dit un auteur français [1] où la Réforme ait rencontré autant d'obstacles, où elle ait remporté d'aussi beaux triomphes", et nous ajouterons qu'il n'y a pas de pays au monde qui ait donné une preuve plus glorieuse que Jésus peut soutenir les siens, même au milieu des plus affreuses souffrances.

Nous avons vu que Wiclef avait traduit la Bible en langue vulgaire; mais comme l'imprimerie n'était pas encore découverte, on fut obligé d'en faire un nombre bien limité de copies que les riches seuls pouvaient se procurer. Il en fut tout autrement lors-

(1) Descombaz.

que la Bible eut été imprimée en anglais, et répandue de tous côtés. La première édition parût en 1526 à Anvers. L'éditeur se nommait Tyndale. A un évêque romain qui lui disait un jour "Il vaudrait mieux être privé de la loi de Dieu que des décrets des papes". "Si Dieu répondit-il, ne me donne que quelques années à vivre je verrai à ce qu'un enfant tiré de la charrue connaisse mieux les Saintes Ecritures que moi, quoique j'aie fait quelques études et que je sois prêtre".

La version de Tyndale ne put pénétrer que clandestinement en Angleterre et y fut proscrite dès son introduction. On condamna ceux qui l'importèrent, aussi bien que ceux qui l'achetèrent, à être conduits par la ville de Londres, à cheval, le dos tourné contre la tête de leur monture, et avec leurs livres liés autour du corps. Trois mille exemplaires du Nouveau Testament furent saisis et brûlés publiquement à Cheapside. Tyndale venait de terminer l'impression de l'Ancien Testament quand il fut arrêté par trahison, conduit à Vilvorde, près de Bruxelles, étranglé et brûlé le vendredi 6 octobre 1536. Ses dernières paroles furent: "Seigneur, ouvre les yeux du roi d'Angleterre !" Deux de

ses collaborateurs subirent peu après le même sort, l'un en Angleterre l'autre en Portugal.

Un jour, à Gravesend, un chrétien nommé John Brown, assis dans une barque à côté d'un prêtre, ayant ouvertement déclaré qu'il lisait le Nouveau Testament, fut un peu plus tard, arraché à sa famille et jeté en prison. Sur l'ordre des prélats Warham et Fisher, on lui maintint les pieds nus sur des charbons ardents, dans l'espoir qu'il renierait sa foi. Mais soutenu par une puissance d'en haut, il endura cet affreux supplice avec une admirable constance, tandis qu'un des prêtres brûlait la Bible devant lui. Il fut ensuite porté sur un bûcher pour y être brûlé vif. Ses dernières paroles furent: "O Dieu, je remets mon esprit entre tes mains. C'est toi qui m'as racheté, toi ô Dieu fidèle dans tes promesses."

En 1519 on brûla à Coventry six hommes et une femme. On les avait arrêtés sous prétexte qu'ils avaient appris à leurs enfants l'Oraison dominicale et le décalogue en anglais.

Il y avait à Londres un maître d'école du nom de Jean Lambert. Cité devant l'évêque pour avoir écrit contre quelques erreurs

de l'Eglise romaine, Lambert en appela au roi Henri VIII qui décida de discuter lui-même en public la question avec le pédagogue. Le roi assembla donc toute sa cour et invita le pauvre maître d'école à soutenir sa thèse devant un pareil auditoire. Puis le roi lui demanda ce qu'il préférait de vivre ou de mourir. Lambert lui déclara qu'il lui était impossible de renier la vérité. C'en fut assez pour le condamner au bûcher. " Je ne veux que Christ ! Je ne veux que Christ" dit-il, et il expira.

Sous le règne de Marie Tudor, vers 1553, plus de trois cents chrétiens qui confessèrent leur foi, montèrent sur le bucher. [1] Thomas Tomkins fut un des premiers à remporter la palme du martyr sous le règne de cette princesse. C'était un homme de la plus profonde piété et d'une conduite irréprochable. Il n'en fut pas moins jeté en prison sur l'ordre de l'évêque Bonner qui, pendant six mois, lui fit endurer toutes sortes de mauvais traitements. Comme Tomkins restait inébranlable, Bonner résolut de lui faire éprouver les avant-goûts de la mort. Dans

ce but il fit comparaître Tomkins devant une assemblée d'ecclésiastiques, et, ayant pris la main du pieux prisonnier, la tint longtemps au-dessus de la flamme d'un grand cierge allumé sur une table. Mais le fidèle confesseur de la vérité eut une nouvelle preuve de la force puissante que le Seigneur communique à ses enfants. Il demeura ferme et ne manifesta pas le plus léger signe de douleur, il put rester presque sans bouger jusqu'à ce que les nerfs de ses doigts se contractèrent, le sang jaillit alors contre le visage d'un des prêtres, qui persuada l'évêque de relâcher le patient. Tomkins fut brûlé vif sur la place de Smithfield, à Londres, le 16 mars 1555. Il conserva la même paix et la fermeté la plus admirable jusqu'à son dernier soupir.

Un des premiers actes du gouvernement de Marie fut d'arrêter les principaux réformateurs anglais, Hughes Latimer, évêque de Worcester, Nicholas Ridley, évêque de Rochester et Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorbéry furent ceux dont l'ordre d'arrestation fut tout d'abord signé. Latimer avait été informé du sort qui le menaçait, six heures avant l'arrivée du messager, et il aurait facilement pu s'enfuir mais il n'en voulut

rien faire. "Je me rends aujourd'hui à Londres, dit-il, à l'appel de mon prince, pour porter témoignage de ma doctrine, aussi volontiers que j'aie jamais été dans aucun autre lieu du monde." Ce fut dans cet esprit qu'il se rendit joyeusement à Londres, où on l'enferma dans la Tour avec Cranmer, Ridley et Bradford, réunis dans la même chambre faute de place. Ils employèrent leur temps à l'étude du Nouveau Testament. De la tour les trois évêques furent transférés à Oxford, en 1554, où Latimer et Ridley furent brûlés vifs l'année suivante. La place destinée à l'exécution dit l'historien Foxe, [1] était située au bord d'Oxford, dans un fossé, vis-à-vis du Collège Balliol. On y conduisit ces prisonniers tous ensemble. Ridley qui marchait le premier, tourna la tête vers Latimer qui le suivait, et dit: "Eh bien ! venez-vous ? Oui, répondit Latimer, je vous suis aussi vite que je peux." Ils arrivèrent au bûcher l'un après l'autre. Ridley, le premier au lieu du supplice, levant avec ardeur ses mains, tourna ses yeux vers le ciel; ensuite il courut à Latimer, l'embrassa et lui dit: "Frères ayons bon courage, car, ou Dieu apaisera la fureur des flammes, ou il

(1) *Livre des Martyrs*, p. 203.

nous donnera la force de les endurer". Puis s'approchant du poteau, il s'agenouilla, le baisa et pria; et Latimer, à genoux derrière lui, éleva son coeur à Dieu dans une fervente prière.

Un prêtre apostat, du nom de Smith, se mit alors à prêcher un sermon qu'on les obligea d'entendre, mais aux faux arguments duquel on ne leur permit pas de répondre. Le sermon achevé, on leur ordonna de se préparer immédiatement; ils obéirent avec la plus grande douceur. Un forgeron prit une chaîne et s'en servit pour lier au poteau Latimer et Ridley par le milieu du corps ; comme il ne serrait pas assez, Latimer l'en avertit: "Mon ami, dit-il, serrez plus fort, de peur que notre corps ne cherche à s'échapper". On empila des fascines autour d'eux, et ainsi se terminèrent les horribles préparatifs du supplice.

Les dernières dispositions prises, on apporta un fagot allumé, qu'on posa aux pieds de Ridley, à qui Latimer dit: "Aie bon courage, frère Ridley, et montre-toi un homme; nous allumons aujourd'hui en Angleterre un feu qui, par la grâce de Dieu, ne pourra plus s'éteindre". Quand Ridley vit la flamme monter "Seigneur, s'écria-t-il, je remets

mon esprit entre tes mains." Latimer, placé de l'autre côté du poteau, répéta avec la même force: "Père du ciel, reçois mon âme", et reçut la flamme, comme s'il lui eût tendu les bras. Il trempa, pour ainsi dire, ses mains dans le feu, s'en couvrit le visage, et expira bientôt, sans avoir paru beaucoup souffrir.

Ridley endura près d'une heure les plus affreuses tortures puis expira en tombant aux pieds de Latimer, et en murmurant: "Seigneur, aie pitié de moi."

Nous ne saurions terminer ce chapitre des martyrs de la Réforme sans raconter la mort de l'archevêque Cranmer. Dans un moment de faiblesse Cranmer avait abjuré les principes de la Réforme, mais ce ne fut que pour peu de temps. Au grand désappointement des catholiques romains, assemblés en foule dans l'église de Ste-Marie, à Oxford, pour l'entendre renier le protestantisme, Cranmer déclara que c'était par crainte de la mort et dans l'espérance de sauver sa vie qu'il avait abjuré ce que dans son coeur il croyait être la vérité, puis il ajouta: "Tous ces papiers que j'ai écrits et signés de ma main depuis ma dégradation, je les répudie comme étant faux. Et cette main qui

a écrit ce qui était contraire à mon coeur, c'est elle qui sera consumée la première quand je serai brûlé. Quand au pape et toutes ses fausses doctrines, je les rejette, car il est l'ennemi de Christ et l'antéchrist. Je rejette aussi la doctrine romaine de la présence réelle dans le sacrement de la cène du Seigneur."

A ces mots les docteurs romains qui s'attendaient à triompher pour toujours par la rétractation d'un si grand homme, se levèrent en fureur et commandèrent que l'Archevêque fût conduit au bûcher. Une fois le brasier allumé et quand la flamme commençait à lécher ses membres, Cranmer étendit la main droite au-dessus du feu, et l'y tint ainsi devant tout le peuple, jusqu'à ce qu'elle eût été entièrement consumée. Au milieu de ses tortures ses yeux étaient levés au ciel et on l'entendait répéter "Cette indigne main droite." Ses dernières paroles furent: "Seigneur Jésus, reçois mon esprit." C'est ainsi que mourut le plus éminent des martyrs de la Réforme en Angleterre.

Il serait facile de multiplier les exemples. Ceux que nous venons de donner établissent clairement que la vérité évangéli-

que et la liberté de conscience, n'ont jamais eu d'ennemis plus achaînés que le romanisme et ses adhérents. Nous voyons comment se conduit l'Eglise de Rome quand elle domine et comment elle en agit avec ceux qui veulent la diffusion de la Bible. La vie et la mort des martyrs de la Réforme doivent nous mettre en garde contre tout pas rétrogradé vers le romanisme.

Semper eadem est la devise de l'Eglise de Rome, et voudrait-elle même la changer sa doctrine de l'infaillibilité de l'Eglise et du pape l'en empêcherait, car une organisation infaillible ne peut admettre de réforme. Ce que l'Eglise de Rome a fait dans le passé, elle est prête à le faire de nos jours. Disons donc avec le savant évêque de Liverpool: "Dieu préserve l'Angleterre de se jeter de nouveau dans les bras de Rome." Dieu nous préserve de tout rapprochement vers le romanisme.

CHAPITRE XII.

Effets de la Réforme en Angleterre.

LA Réforme au XVIième siècle eut pour principaux résultats de démontrer clairement que:

Premièrement, le pape ne peut avoir de juridiction en Angeterre à titre de *Primat*, puisque cette suprématie lui fut refusée d'une façon péremptoire par l'Eglise anglicane se fondant sur ce que l'évêque de Rome a failli dans la justification de ses droits, et qu'il n'a pas fait, suivant les paroles du savant docteur Littledale, [1] une seule des démarches que le droit canon rend nécessaires pour prouver son titre d'héritage, Dieu ayant limité la juridiction de l'apôtre Pierre aux fidèles circoncis, [2] en d'autres termes à l'Eglise des Juifs.

Deuxièmement, que le pape ne peut avoir de juridiction en Angleterre à titre de patriarche d'Occident, puisque nous savons que les limites du patriarchat romain ne s'étendaient que sur dix provinces en Italie.[3] Elles n'allaient pas même jusqu'à Milan, encore moins donc jusqu'à la Gaule ou la Grande Bretagne. "Le fait de cette délimi-

(1) *Simples Raisons*, p. 232. (2) Gal. II, 7-8.
(3) Rufin, *Hist. Eccles.*, I, 6.

tation étroite qui a été si souvent discutée," dit un historien catholique romain, "est établi par de nombreuses preuves. Ce ne fut même qu'en 571 que les papes purent pénétrer à Milan. En 583 Grégoire le Grand, profitant d'une dispute locale, parvint enfin à imposer son autorité à cette ville et à y envoyer un légat." [1] Le huitième canon du concile général d'Ephèse défend d'ailleurs au pape d'étendre les limites de sa juridiction.

Troisièmement, que le pape ne peut avoir de juridiction en Angleterre à titre de "*convertisseur,*"—nous employons ce mot en bonne part—puisque, comme nous l'avons vu, la mission d'Augustin ne contribua guère à la conversion de l'Angleterre. [2] Cette mission ne s'étendit jamais en dehors de la province de Kent. La plus grande partie de l'Angleterre saxone fut chritianisée par les missionnaires non-romains de l'Ecosse et de l'Irlande.

"A l'argument," dit Littledale, [3] "que par certains actes l'Eglise anglicane accepta de fait l'autorité du pape, nous répondrons d'abord qu'on avait consenti à cette soumis-

(1) Fleury, *Hist. Eccles.*, XXXV, 32.
(2) Bright, *Early Church history.*
(3) *Simples Raisons*, p. 236.

sion parce que l'on croyait à l'authenticité des Fausses Décrétales et, par conséquent, au cachet obligatoire que portait le droit canon basé sur ces décrétales; celles-ci, provenant d'une fraude, rendaient par là même la soumission nulle. Ensuite, lors même qu'il n'en eut pas été ainsi, il aurait fallu un acte formel, approuvé unanimement par un synode national, pour donner aux évêques anglais le pouvoir de remettre à une autorité extérieure les libertés de leur église; or il n'existe pas d'acte d'un tel synode. Enfin, en supposant qu'une sembable détermination eût été prise, le pape n'en restait pas moins incapable d'en accepter les considérants à raison même du serment qu'il avait prêté lors de son couronnement, d'observer à la lettre les décrets d'Ephèse."

La Réforme eut aussi pour résultat de supprimer des monastères qui fournissaient d'immenses revenus à la cour de Rome. Sur l'ordre d'Henri VIII, en 1535, on fit une inspection générale des couvents du royaume, surtout de ceux établis en Angleterre depuis la conquête des Normands. Ces monastères avaient obtenu des privilèges de l'évêque de Rome, dépendaient immédiatement de la cour de Rome, formaient sa milice la plus puissante et la plus dévouée, et

prétendaient ne devoir aucune soumission à l'Eglise d'Angleterre. Sur le rapport que firent les commissaires enquêteurs des irrégularités et des désordres qu'ils avaient découverts, le Parlement supprima près de quatre cents monastères de second ordre et confisqua leurs biens au profit de la couronne.

Un autre effet de la Réforme fut la publication en anglais d'un livre de prières publiques. En 1542, par ordre de la convocation, on nomma une commission chargée de réviser le code ecclésiastique et de traduire en anglais les services de l'Eglise. Les commissaires rédigèrent un nouveau catéchisme et dressèrent, en 1552, une confession de foi en trente-neuf articles qu'ils présentèrent à la signature de tous les membres du clergé.

Mais le plus grand résultat de la Réforme fut sans contredit le don inestimable de la Bible traduite en langue vulgaire. En 1539, les évêques anglicans firent paraître "La Grande Bible." Si fortes étaient les dépenses d'impression, et si ardent le désir du peuple de lire les Ecritures Saintes, qu'on dut attacher par une chaîne la "Grande Bible" au mur des églises où chacun pouvait venir la consulter à son tour. On ordonna

encore à chaque prêtre de se procurer une Grande Bible, la plus grande qui fut imprimée, de la placer dans l'endroit le plus accessible de l'église, et de donner ainsi à tous les paroissiens facilité de la lire ou de l'entendre lire, et d'être à même d'en méditer les enseignements à leur retour au foyer. En 1543, le clergé reçut de la convocation l'ordre de lire à chaque service le dimanche et les jours de fête une leçon tirée de l'Ancien Testament et une leçon tirée du Nouveau. Aussi longtemps que la langue anglaise sera parlée dans ce pays, les chrétiens, de quelque dénomination que ce soit, seront redevables à l'Eglise anglicane de ces dons si précieux.

CONCLUSION.

L'Eglise anglicane est donc bien l'Eglise qui remonte véritablement au temps des Apôtres, et dont les premiers missionnaires sont venus des pays de nos ancêtres, la Gaule. Cette Eglise a donné au monde une liturgie incomparable, et elle embrasse dans toute sa plénitude la foi de la chrétienté unie. L'Eglise anglicane maintient la foi et son ancienne empreinte, sans rien y ajouter de nouveau comme, par exemple, la croyance à l'Immaculée Conception ou à l'infaillibilité du pape. L'Eglise anglicane encourage les

fidèles à se servir de leur intelligence aussi bien que de leur foi; elle ne mutile pas le sacrement de l'amour du Sauveur, et elle ne nie pas dans la pratique l'efficacité de la médiation de Jésus-Christ et l'abondance de sa sympathie. L'Eglise anglicane ne fait pas commerce de reliques. En somme, l'Eglise anglicane adore Dieu en Christ seul; elle ne décerne à aucune créature l'honneur exclusivement dû à ce grand Maître, et elle déclare dans le VIième article de Religion "Que l'Ecriture Sainte contient tout ce qui est nécessaire pour le salut, de sorte qu'on ne doit pas exiger d'un homme qu'il croie comme article de foi, ou qu'il considère comme essentiel ou nécessaire au salut, la moindre chose de ce qui ne s'y lit pas, ou qui ne peut pas se prouver par elle."

Sans vouloir entrer dans de trop minutieux détails, nous allons poser en peu de mots ce en quoi les Catholiques anglicans, en matière de foi, diffèrent essentiellement des Catholiques romains. Ces derniers soutiennent:

I. Que le pape a reçu de Dieu l'autorité de gouverner toute l'église; qu'il est le juge suprême de tous les fidèles, évêque par dessus tous les évêques, et infaillible en matière

de foi et de morale;

II. Que la Bienheureuse Vierge Marie et les autres saints doivent être invoqués;

III. Que les images doivent être honorées en mémoire des personnes qu'elles représentent;

IV. Que la sainte Vierge est le fruit d'une conception immaculée;

V. Que la communion ne doit pas être administrée sous les deux espèces aux laïques.

On admettra facilement qu'une Eglise qui rejette toutes ces pratiques ne saurait être en communion avec l'Eglise de Rome.

"La prétention," disait, il y a près de trente ans, un grand auteur anglais, [1] "que l'Eglise romaine [2] est la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, emporte avec elle sa propre réfutation, car la mère ne peut être la même que les filles. S'il y a d'autres Eglises auxquelles Rome a donné naissance, Rome ne peut être la seule Eglise: et comme elle n'a pas le privilège d'être la plus ancienne, sa prétention d'être la mère de toutes les Eglises est fausse. Le Nouveau Testament nous dit clairement [3] que l'Eglise

(1) Wordsworth. (2) Symbole de Pie IV.
(3) Actes, I, 4; II, 41-47.

de Jérusalem fut la première établie et organisée; que la seconde fut celle de Samarie [1] et que la première Eglise des Gentils fut celle d'Antioche. [2] C'est de là que l'Evangile fut apporté pour la première fois à Rome bien des années plus tard; et comme les Eglises de Jérusaelm et d'Antioche existent encore, il est clair que si Rome ne peut être identique à ses propres filles, elle ne peut encore moins être sa propre mère.... D'après la tradition romaine, St. Pierre vint d'Antioche à Rome, et Antioche, à n'en pas douter, reçut directement l'Evangile de Jérusalem."

Et comme c'est l'Eglise anglicane qui, à travers les étapes du Christianisme, est restée ferme et inébranlable dans la foi primitive, et a fourni les plus puissants adversaires contre les erreurs et les prétentions de l'Eglise de Rome, c'est donc à juste titre que nous l'appelons le pilier de la foi et l'Eglise vraiment Catholique.

---

(1) Actes VIII, 14. (2) Actes XI, 20.

FIN